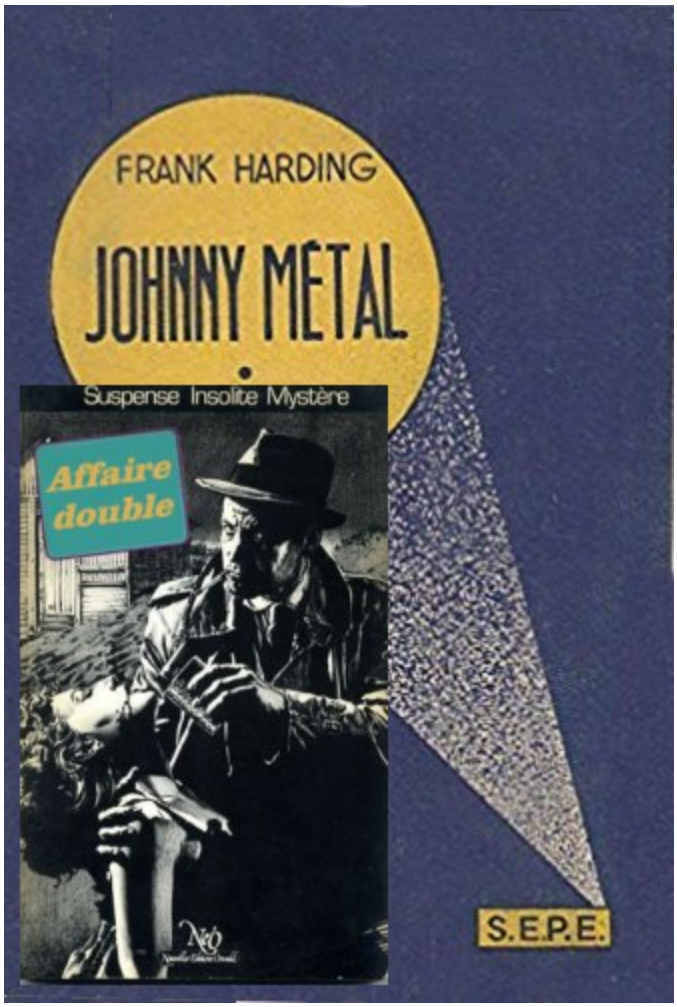
FRANK HARDING

JOHNNY MÉTAL

Suspense Insolite Mystère

S.E.P.E.



OceanofPDF.com

FRANK HARDING
(Léo Malet)

AFFAIRE DOUBLE

1948

OceanofPDF.com

CONTENU

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER - Johnny Metal part en vacances
CHAPITRE II - Surprenante rencontre
CHAPITRE III - Nouvelle surprise
CHAPITRE IV - Le «racket » des automobiles
CHAPITRE V - La môme Catherine
CHAPITRE VI - Des tuyaux sur « Le Perroquet jaune ».
CHAPITRE VII - Trouvailles et découvertes
CHAPITRE VIII - Confidences
CHAPITRE IX - Les petites idées de M. Johnny Metal
Épilogue

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER - Johnny Metal part en vacances

Ce matin-là, il règne un sacré bruit dans New York. Je ne crois pas même que la ville ait jamais été aussi bruyante. En bas, dix étages au-dessous de ma chambre, dans cette rue du Bronx où je demeure, les autos vont et viennent, klaxonnant à qui mieux mieux ; il y a aussi des mélomanes, qui font fonctionner leur appareil de radio que c'en est un bonheur — même les sourds entendraient ; au carrefour, les policemen sifflent, sifflent ; une voiture de pompiers passe. À quelques yards de là, un petit imprudent a mis le feu à un timbre-poste à l'aide d'une loupe et un verre d'eau suffirait pour éteindre le sinistre, n'empêche que le camion rouge passe à tombeau ouvert, en agitant sa grosse cloche, comme si le Royal Building n'était plus qu'une torche. Par là-dessus, des gosses jouent aux gangsters sur les échelles de sécurité, et c'est encore un jeu qui réclame de bons poumons. Ces garnements disposent d'organes en bon état de fonctionnement et cela s'entend.

Tout ce vacarme ne me gêne pas pour l'excellente raison que, si je sais qu'il existe, je ne m'en aperçois pas.

Vous me surprenez en train de promener sur mes joues un rasoir électrique et j'accompagne le vrombissement du minuscule moteur d'une scie de café-concert envoyée à tue-tête et, détail aggravant, d'une voix extraordinairement fausse. Il vaut mieux tout de suite vous prévenir que je suis, de l'opinion générale, un des meilleurs reporters des États-Unis ; mon nom est Metal, Johnny Metal. C'est bien le diable si vous n'avez pas, au moins une fois, entendu parler de moi..

Donc, j'envoie ma chansonnette et on frappe à la porte de ma chambre, et je crie : « Entrez. » Quelqu'un de très agréable à contempler obéit ; ce n'est autre que Peggy, la soubrette de l'étage. Elle me sert un prétexte quelconque pour justifier son intrusion, mais je ne suis pas dupe. Elle veut simplement connaître la cause de ma joie. Et, de fait, sur le point de se retirer, sa main fine sur la poignée de la porte, elle me dit, tout à fait innocemment et comme si elle se fichait de la réponse, mais je sais bien que ce n'est pas le cas:

— Eh bien, eh bien! monsieur Metal, vous avez l'air bien gai aujourd'hui ! Auriez-vous eu droit à une augmentation de traitement par hasard ?

— Bon sang, bébé, dis-je en riant, on voit bien que vous ne connaissez pas le Barbichu.

— Le Barbichu ?

Son œil marron lance un éclair d'intérêt. Ce Barbichu, ce doit être un gangster sur la piste duquel je suis, voilà ce qu'elle pense. Je la détrompe.

— C'est mon rédacteur en chef, j'explique. Son vrai nom est Robert. C'est son nom de famille. Personne n'a jamais su s'il avait un prénom. Alors, nous avons remplacé cela par deux sobriquets. Comme il est d'une taille au-dessous de la moyenne et qu'il porte une petite barbe à la Buffalo Bill, nous l'avons surnommé Little Bob et le Barbichu.

— Très intéressant, fait Peggy. Alors, c'est parce que votre Barbichu ne vous a pas donné d'augmentation que vous débordez de joie?

— Petite curieuse, il vous faut tout savoir, hein ? Eh bien, soyez satisfaite. Je suis aux anges parce que Je vais vous infliger un surcroît de travail.

— Ça alors... Vous êtes aimable.

_— Oui... Peggy. Une fois rasé, je sors d'ici et je vais boire un verre quelque part et faire deux ou trois visites. Vous, de votre côté, vous préparerez mes bagages.

— Non, lance-t-elle, vous nous quittez, monsieur Metal ?

— Oui, pour deux mois. Depuis le temps que j'essaye de recevoir une balle de revolver ou un coup de canon pour le compte du New York World, la direction de cet estimable canard estime que j'ai droit à des vacances... Mais de vraies vacances. Alors, on m'octroie deux bons mois. Et savez-vous où je vais les passer ?

— À Hollywood ! fait-elle, car les vedettes de l'écran se partagent, avec les ennemis publics, plus ou moins numéro un, la petite portion de cervelle qu'abrite sa jolie tête.

_— Non. Vous n'y êtes pas. Je vais à Paris. À Paris, en France, en Europe, quoi ! crois-je devoir préciser.

— Oh! mais c'est encore mieux... Paris! Eh bien, vrai, vous en avez de la chance, monsieur Metal. Et qu'allez-vous faire, à Paris ? Vous allez vous sentir tout drôle, dans une ville étrangère que vous ne connaissez pas.

— Croyez-vous qu'il existe quelque chose au monde que Johnny Metal ne connaisse pas, bébé ? C'est vous, dans ce cas, qui me connaissez bien

mal. Mais je connais Paris aussi bien que New York... J’ai été là-bas, pendant deux ans, correspondant du World...

— Et vous parlez le français ?

— Très bien. Avec un peu d’accent, mais très bien tout de même.

Elle me regarde un instant en silence. Je devine qu’elle donnerait gros pour être à ma place. :

— Allons, allons, lui dis-je en riant. Si vous êtes sage, la prochaine fois que j'effectuerai semblable voyage, je vous emmène avec moi...

Bien entendu, je n’en pense pas un mot, mais il faut bien que je dise quelque chose. Et il faut surtout que je flanque ce crampon à la porte, sans cela je n’en finirai plus de me raser et je risque de rater le bateau.

Elle n’insiste pas et se retire en me gratifiant d’une grimace.

Je fais retourner le moteur de mon rasoir, je m’en repromène le peigne sur les joues et, en avant la musique, la chansonnette fuse de mes lèvres, sur un ton encore plus faux que précédemment.

Il n’ya pas à dire. Pour être content, je suis content. Vive les vacances !

Dans sa petite maison de Rockaway, Harold Harchisson reprend du whisky.

— Bien vrai! s’exclame-t-il, pour la énième fois.

Véritablement, Harold Harchisson n’en revient pas que, bénéficiant de deux mois de vacances payées, j’aille les passer à Paris.

Harold Harchisson est un vieux copain. Vieux est le mot juste. Il a quelque trente ans de plus que moi. A présent, il s’est retiré du journalisme et il a des intérêts dans une petite fabrique d’autos, mais nous avons été ensemble au World, à la rédaction de New York et au bureau des correspondants parisiens de ce mastodonte de presse, rue Caumartin. Harold Harchisson est peut-être resté dix ans à Paris. J’ai eu comme ça l’idée de venir lui demander s’il n’avait pas des commissions à faire, là-bas, dans la capitale française, ou s’il lui ferait plaisir que je lui rapporte quelque chose, et voilà que ça n’a pas l’air de l’emballer. Oh! mais là pas du tout.

Paris, il en a assez ! voilà ce que j’entends. Non, il n’a besoin de rien, mais c’est moi, Johnny Metal, qui ai besoin de quelque chose. D’un bon conseil . Est-ce que par hasard je ne suis pas un peu fou d’aller gaspiller mes soixante jours de vacances à Paris? Jamais le moindre crime

sensationnel et le crime sensationnel, n’est-ce pas la pâture ordinaire de Johnny Metal, même lorsqu’il est en vacances ?….

Ça, je dois reconnaître qu’il a raison, Harold Harchisson. Il m’est impossible de rester dix jours sans avoir un beau crime à me mettre sous le stylo.

Et nous embrayons là-dessus et nous évoquons des souvenirs. Cet Harchisson, il s’est intéressé à mes modestes exploits plus que je n’aurais cru, vraiment. C’est flatteur. Et il me rappelle le mystère du Dé de jade, le kidnapping Chandler et aussi la sinistre aventure au cours de laquelle périt mon malheureux uni, le photographe Éric, etc.

Environ toutes les deux-trois phrases, il reprend du whisky, secoue la tête et murmure :

— Non, mon petit Johnny, Paris n’est pas une ville pour vous. Je la connais mieux que vous... Je n’y suis pas resté que deux ans, moi... ne s’y passe jamais rien... Croyez-moi, vous vous préparez de curieuses vacances. Vous allez vous y ennuyer à raison de cent dollars de l’heure.…

Harold Harchisson n’a jamais été un monstre de gaieté, mais, en l’occurrence, je trouve qu’il y va un peu fort, de vouloir ainsi me démoraliser et de me gâcher à l’avance mes vacances.

— Oh! dis-je, si Paris ne me convient pas, je pousserai jusqu’à Berlin.

Alors, c’est pour cette fois qu’il ricane ! Berlin ? Encore une ville qu’il connaît bien. (Ça, je l’ignorais. Il connaît donc tout, ce diable d'homme.) Ah ! oui, qu’on lui en parle donc, de Berlin. Mais c'est encore plus moche et mortel que Paris, et ainsi de suite.

Harold Harchisson est un type qui ferait plaisir à un nationaliste américain cent pour cent. À l'entendre, il n’y a que les États-Unis de vrai.

- — Mais dites donc, mon petit Johnny, vous parlez d’aller à Paris, et si Paris ne vous convient pas, de filer sur Berlin, et, si cette dernière ville n’a pas plus d’attraits, d’aller voir dans je ne sais quelle autre. C'est très joli, des projets de ce genre... Mais savez-vous qu’il faut un argent fou ?

— J'en ai, dis-je.

Il ricane :

— Vous avez fait un héritage ?

J'ai une réputation de fauché bien établie, voilà le pourquoi de son ton sarcastique et dubitatif.

— Non, je n’ai pas fait d’héritage, mais eu égard aux services rendus au journal...

— Oui, bien sûr, bien sûr. Ils vous ont avancé un peu de fric. Ça ne se fait généralement pas, mais il faut convenir que vous êtes un type exceptionnel. De vous à moi, je puis bien le dire : vous avez fait gagner au World plus d’argent qu’il ne vous en lâchera jamais.

— Pour ça, vous avez raison, Harchisson... Mais, je vous le répète, et vous en convenez vous-même, je leur ai rendu de tels services…

— Et vous leur en rendez encore un fameux en allant en Europe.

— Comment cela ?

— Ils vous accordent une gratification pour services rendus et deux mois de congé pour la dépenser. Au bout de ces soixante jours, peut-être avant, vous revenez encore plus fauché qu'avant, sinon avec des dettes... À ce moment, que vous le vouliez ou non, mon petit Johnny, vous êtes leur obligé. Ils vous tiennent... Oui, ils ont trouvé le bon filon pour toujours vous conserver parmi leurs collaborateurs.

Je me mets à rire. Cet Harchisson, il doit devenir un peu gâteux.

— Eh bien, dis-je, vous avez une façon de les habiller.

— Je connais cette boîte depuis plus longtemps que vous, mon petit Johnny... Je sais ce qu’ils valent, là-dedans... C’est au moins le Barbichu qui vous a mis dans la tête de revoir Paris ?

— Mais non, je proteste, je suis tout de même assez grand pour savoir ce que j’ai à faire, non ? Je puis me passer des conseils du Barbichu. L’idée d’aller voir Paris est une idée personnelle.

— Eh bien ! mon petit Johnny, vous êtes un vrai cinglé, alors ! Enfin, quand au bout de huit jours vous aurez soupé de la tour Eiffel et de Montmartre, vous ne viendrez pas me dire que je ne vous ai pas averti.

Il m'ennuie, Harold Harchisson, avec sa nouvelle manie de jouer les grands-pères. Je finis mon William Lawson’s et je me lève, parce que j’ai hâte de laisser ce type à ses jérémiades.

Toutefois, avant de franchir la porte, je fais un petit effort de politesse :

— Alors, vrai? Vous n’avez rien à faire dire à qui que ce soit, à Paris ? Et vous ne voulez pas que je vous apporte un presse-papiers en forme de tour Eiffel?

Harold Harchisson paraît réfléchir. Pour ce faire plus commodément, il ratisse sa tignasse, qu'il a légèrement rousse, de ses longs doigts maigres.

— Eh bien, murmure-t-il..., vous allez vraiment à Paris ?

Je ris:

— Plus que jamais. Tant pis pour vos conseils.

— Bon, bon... Vous pouvez peut-être aller donner le bonjour à un de... à une…

Il se gratte encore plus énergiquement. Son œil me jauge :

— Écoutez, Johnny, asseyez-vous encore un instant et reprenez un whisky... Je vais vous dire quelque chose d'un peu particulier.

Son visage a changé d'expression. Je ne sais pourquoi, j'obéis. Je prends le siège et le whisky. Et j'écoute.

Ce n'est pas une histoire très longue. Jadis, à Paris, Harchisson a connu une femme, une Française, et… Oui, j'ai compris, n'est-ce pas ?… C'est pour cela qu'il déteste Paris. Il n'y a pas été très heureux. Alors, voilà. Cette femme, il l'aime encore et pourrais-je.… C'était une Mme Dutilleul... Solange Dutilleul... Elle demeurait dans la banlieue parisienne... Un-bungalow… Une villa, comme ils appellent, là-bas.

— La banlieue parisienne vous est-elle familière, mon petit Johnny ?

— Je suis allé plusieurs fois à... comment diable dit-on ?.. Ah! j'y suis... Robinson.

— Parfait. La villa de cette demoiselle Dutilleul est située avant Robinson... Exactement rue des Pierrelais, à Châtillon.

— Je connais Châtillon, dis-je. Il s'y est passé de drôles de bagarres, pendant la guerre franco-allemande de 70 et, un jour, j'ai écrit un papier sur ces événements. Un article tout ce qu'il y avait de bien, je vous le garantis, Harchisson. C'était un jour où nous manquions de copie pour l'édition européenne et j'avais pensé... Bref, j'ai fait tout le pays, interrogeant l'un et l'autre des habitants qui me paraissaient suffisamment âgés pour avoir plus ou moins participé à la bataille, compulsant les archives du City Hall...

— La mairie...

— La mairie, c'est ça; et passant des heures à errer dans un fort militaire encore debout à cet endroit... Eh bien, ce superbe article, dans lequel j'avais mis le meilleur de moi-même, n'a jamais passé.

— Ce sont les vicissitudes habituelles à notre glorieux métier, fait sentencieusement et philosophiquement à la fois Harold Harchisson.

— Ouais. Enfin, n'empêche. Tout cela pour vous dire que votre rue des Pierrelais, je la vois comme si j’y étais.

— Tant mieux, mon petit Johnny. Tant mieux, parce que j’aime mieux que vous n’utilisiez que votre mémoire, pour cette affaire, et que vous ne preniez même pas cette simple adresse en note... On ne sait jamais, vous pouvez égarer vos archives... Ça peut tomber sous les yeux d’on ne sait qui.

Il avait honte de ses amours de jeunesse, Harchisson. Oui, il était bien gâteux. Mais un tantinet émouvant, tout de même.

— Que me faudra-t-il faire? demandai-je.

Il hésite. Il craint de paraître un peu ridicule :

— Vous assurer que cette femme Dutilleul demeure toujours au 3 bis de cette rue… si elle n’est pas morte... depuis le temps... si elle est mariée... Et…

Il s’interrompt. Il se lève, va à la table qui supporte la bouteille d’alcool et s’en verse une rasade à noircir un régiment d'ivrognes invétérés. Il avale je tout et repose le verre:

— Non, mon petit Johnny, fait-il. Oubliez tout cela et ne faites rien. Bon voyage.

_ Je me lève à mon tour. :

— Comme il vous plaira, Harchisson.

Il me fait un peu pitié. Je lui tends la main. Il la prend et la serre chaleureusement. Il met presque une minute à me la rendre. Enfin, il s’y résout et me tient sous son regard fiévreux :

_— Non, mon petit Johnny. Elle n’est ni morte, ni mariée… Je le sens…; Je sens qu’elle m’attend, là-bas, dans la banlieue parisienne... Alors, à quoi bon demander quoi que ce soit ?…

Un silence, puis :

— … Allez au 3 bis de la rue des Pierrelais, Johnny... Sonnez et à la personne qui vous ouvrira, remettez ceci.

Il va à un meuble, ouvre un tiroir et en sort une espèce de petite broche qu’il me donne d'autorité, comme s'il était certain d'avance d’une

acceptation de ma part.

— ... Je sais… quelque chose me dit que c’est Solange qui vous ouvrira. …. Après, répondez comme vous voudrez aux questions qu’on vous posera... Dites que je l’aime toujours.

Le visage d’ Harold Harchisson est ravagé par la douleur. L’ex-journaliste me tourne brusquement le dos. J’ai l’impression qu’il n’attend désormais qu’une chose : que je parte pour éclater en sanglots. Drôle de type, tout de même. Je vais me précipiter rue des Pierrelais, à mon arrivée à Paris.

— O.K.! Harchi! je lui réponds. Je vous câblerai le résultat. Et maintenant, salut ! Je ne tiens pas à louper le bateau.

— Salut, Johnny.

Je m’en vais, un peu troublé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II - Surprenante rencontre

Je débarque à Paris en état d'ébriété. J'ai eu beau me dire qu'il fallait être attentif à ne pas trop forcer sur l'alcool, vu l'état où ça me paraissait avoir réduit Harold Harchisson, ç'a été plus fort que moi.

Je me suis laissé entraîner par mes compagnons de voyage et voilà.

Il faut avouer, pour être tout à fait juste, que, question spiritueux et autres boissons fermentées, il ne faut pas me pousser beaucoup pour me faire succomber à la tentation.

Bref, sur le moment, j'oublie absolument la fameuse commission sentimentale dont m'a chargé mon ancien collègue au New York World.

Je descends dans un hôtel du quartier Montparnasse, je dors vingt heures et, ensuite, je me mets en devoir de partir à la recherche de camarades du bon vieux temps.

Naturellement, ma première visite est pour la rédaction parisienne de mon journal new-yorkais.

Entrevue décevante.

Je ne connais plus personne, dans cette baraque. Ce sont tous des nouveaux. Eux, par contre, me connaissent. Ma réputation est arrivée jusqu'à eux. (C'est le contraire qui ne m'aurait pas plu.)

Et me voilà à rôder dans Paris, comme une âme en peine.

Est-ce que par hasard ce radoteur de Harold Harchisson aurait raison ? Est-ce que j'allais m'empoisonner l'existence à cent dollars de l'heure, dans cette ville, le Gai Paris, dit-on! De prononcer mentalement le nom de Harold Harchisson me remet en mémoire sa fameuse commission. Si j'allais à Châtillon, voir quel genre de vamp diplômée affiche les amours déçues de l'ex-journaliste ?

Je fouille dans mes poches, à la recherche de la broche-signe de reconnaissance, et ne trouve pas l'objet.

Je me dis que j'ai dû le laisser à l'hôtel, en pagaille parmi toutes mes affaires.

C'est curieux comme le souvenir des boissons bues donne soif. Je pourrais héler un taxi et me faire conduire à Montparnasse, dire au chauffeur de m'attendre devant la porte de l'hôtel, monter dans ma chambre

prendre la broche, redescendre et filer dans cette banlieue que je connais bien, maïs je n’en ai pas le courage... Dans une petite rue, j'avise un café d’aspect engageant et me voilà au comptoir devant un apéritif que, trois minutes plus tard, je fais renouveler.

— Beau temps, fait le garçon, qui s’ennuie derrière son comptoir et brûle du désir d’engager sur n’importe quel sujet une conversation avec n’importe qui.

Le type tombe mal car, justement, je ne suis pas bavard. Je fais : «Meuh... meuh.. », et c’est tout. Le garçon soupire, comprend et laisse tomber.

À ce moment, un couple pénètre dans le café.

L'homme porte un chapeau mou et un raglan. Il a la tête des Français, revue et corrigée par Hollywood, et qu’aux États-Unis l’écran a popularisée, ce genre de tête avec moustaches qui fait se pâmer de joie les authentiques Français. Mais, je ne sais pourquoi, celui-là me donne envie de rire. D’autant plus que ce que son visage exprime de timide, de respectable et de timoré ne cadre pas avec la carrure du personnage, à qui, personnellement, sauf erreur, je ne voudrais pas servir de *punching ball.*

La femme, elle, j'en ai vu des échantillons dans cette même ville, et aussi à Londres, à New York, à Baltimore et dans quantité d’autres endroits.

Elle est jolie, bien qu’un peu trop fardée, Son corps élancé repose sur une paire de chaussures à talons aussi hauts qu’un gratte-ciel. Elle est jeune. Vingt-cinq ans peut-être. Plutôt moins que plus. Quelque chose de veule et de canaille dans la forme de la bouche.

Le couple s’installe dans la petite salle du fond et, pendant la manœuvre, je ne vois l’homme que de dos et je me dis que, si ohnny Metal est toujours Johnny Metal, son sens d’observateur ne peut pas le tromper et que ce type, vu de dos, ne donne pas du tout l’impression d’arborer une physionomie comme celle que je lui ai vue...

En même temps, j’ai le très net sentiment d’avoir déjà vu ailleurs un individu avec cette allure. Sa démarche, sa façon de s'asseoir, tout cela me paraît familier. Ce n’est sans doute qu’une impression ne reposant sur rien de sérieux, car je ne connais personne à Paris et, par association d’idées, je trouve que c’est fort regrettable.

Le garçon s’extrait de son comptoir et rejoint les nouveaux arrivants dans la petite salle, s 'essuyant les mains à son tablier douteux.

Il demande:

— Et pour ces messieurs dames, qu'est-ce que ça sera?

Il ajoute :

— Beau temps, hein ?

Sans doute toujours par manie d'entreprendre une conversation qui se fait désirer. Je dois avouer que, sous ce rapport, il n’a pas plus de succès avec le couple qu’avec moi.

— Oui, Jules ! répond laconiquement la fille.

Et c’est elle qui commande les consommations : deux vins blancs. L’homme à la moustache ridicule ne dit rien.

Jules leur apporte les verres et regagne son bar, l’air de plus en plus écœuré du peu de cas que font les clients de sa personne.

Sans rien dire, je désigne mon gobelet du doigt. Sans me faire autrement écho, il me le remplit docilement. Je lui donne un billet de banque et il me rend la monnaie. Elle se compose de tellement de pièces de vingt sous, que je décide de les résorber dans un billard électrique dont j’aperçois les lampes multicolores contre la cloison vitrée qui sépare le comptoir de la salle de café.

Placé comme je le suis, un murmure de voix me parvient. C'est le couple qui discute à voix basse. Il ne m’est pas possible de saisir un mot, toutefois... Oui, par d’erreur… L’homme paraît s’exprimer en un anglais nasillard, c’est-à-dire en américain, et la femme, chaque fois que c’est à son tour de parler, le fait en hésitant, dans cette langue qu'elle possède imparfaitement…

Je reviens au comptoir finir mon verre. J'allume une cigarette, parce que le tabac m’a toujours stimulé et je me mets à en fiche un sérieux coup dans la matière grise. Autrement dit, je réfléchis comme un perdu et je fouille dans ma mémoire, exactement comme si elle était un tiroir-caisse et qu’on soit à la fin d’un mois particulièrement pénible. Le résultat n’est pas fameux. Je parviens seulement à obtenir un gentil début de migraine qui promet de ne pas en rester là.

Là-dessus, l’homme, objet de mes préoccupations et tortures cervicales, laisse la bonne femme devant l’addition des consommations et sort du café.

Cet événement coïncide admirablement avec l'absorption de la goutte finale de mon verre. Je n’ai plus rien à faire dans cet estaminet. Je sors à

mon tour et je vois le personnage à dix mètres devant moi, qui s'éloigne. Et aussitôt, c’est comme une révélation.

Bon sang, mais ce type…

Eh bien, si je m’attendais à le trouver à Paris, celui-là.

Mais c’est James Gillmore, j’en mettrais ma main au feu.

James Gillmore, le « Fédé ».… Jim, Jimmy comme nous l'appelons. L’agent secret du Bureau fédéral des recherches de Washington.

Ça promet d’être intéressant.

Et cette vieille noix de Harold Harchisson qui disait qu’il ne se passait jamais rien, à Paris.

Il doit certainement s’y passer des choses — et même de drôles de choses —, pour que Jimmy s’y balade avec des moustaches et s’isole dans les arrière-salles de bistrot, en compagnie de femmes qui ne doivent pas décrocher des prix de vertu chaque jour que Dieu fait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III - Nouvelle surprise

Je m’élance dans le sillage du personnage que je crois être de plus en plus Jimmy Gillmore. Chaque pas que je fais m’ancre dans cette idée et transforme mes soupçons en certitude.

Vous pensez si je connais Gillmore, le Fédé.

Nous avons participé de concert à pas mal d’affaires criminelles.

Le kidnapping Hauseinmayer, par exemple, qu’il débrouilla si bien, à la confusion de ce rat public qu'était Fred le squelette, il avait dû pour ce faire, avoir recours à ma modeste collaboration.

Et j'étais à ses côtés, lorsqu’un matin de novembre, dans la banlieue de Miami, il donna à ses hommes l’ordre d’assaillir à la grenade la tanière où s'étaient réfugiées Ma Barker et sa nichée de vautours.

Et en quantité d’autres circonstances, nous avions été côte à côte, dans le péril et dans la gloire.

Oui, aucun doute, le type qui allonge le compas devant moi, c’est l'agent fédéral James Gillmore.

L'un suivant l’autre, nous atteignons une rue déserte. Alors, je risque le tout pour le tout. Si je fais erreur, j’en serai quitte pour m'excuser et passer pour un ivrogne.

Je réduis en vitesse la distance qui nous sépare, et hop! la main sur l’épaule, mon sourire le plus engageant aux lèvres et d’une voix douce :

— Salut, Jimmy.

Il se retourne et alors je suis sûr de mon fait. Il n’y a pas au monde un gars comme Gillmore pour garder sa maîtrise de soi à ce point. Il me toise, me reconnaît tout de suite, et la main qui était allée chercher sous l’aisselle gauche un spécimen de ces pistolets à amorces qui font si mal quand ils déchargent leur feu d’artifice, s’arrête, dans sa course, bifurque et elle se tend, le plus amicalement du monde.

— Salut, Johnny.

Sa voix est calme, mais ses yeux furètent. Il s'4 assure qu’il n ya personne dans la rue.

— Marchons, dit-il.

Au bout de quelques pas:

— Que faites-vous en France ?

— Je suis en vacances.

— Ah! Comment m’avez-vous découvert, dans cette grande ville ?

— Par hasard. J'étais au bistrot, quand vous y êtes entré avec la môme Pan.

— Ah oui! Eh bien, parfait, Johnny... J'aime mieux avoir rencontré un type de votre genre qu’un ballot quelconque... Quoique...

— Quoique ?

— Vous êtes en vacances. Vous ne cherchez peut-être pas précisément les coups durs.

— C’est surtout en vacances que je cherche les coups durs. Sans cela je m’ennuierais…

— 0. K. Johnny.… Je suis un petit verni de vous avoir trouvé sur ma route... J’aurai un petit boulot pour vous.

J’ approuve. Je ris:

— Évidemment, un petit boulot tranquille ?

— Tout ce qu’il y a de plus tranquille, répond-il, en riant à son tour.

— Comme un cimetière ?

— Exactement.

— Ça m'intéresse, Jim... Envoyez les détails.

— Pas ici... Figurez-vous que c’est un peu long. Et, cet après-midi, j'ai encore un rendez-vous.

— Alors, quand ?

— Demain matin. Chez moi.

— Quel hôtel?

— Je ne suis pas à l’hôtel. J’ai loué une chambre de bonne dans un quartier ouvrier. C’est tout ce qu’il y a de pratique. Voici l’adresse…

Il m’écrit tous les renseignements sur un bout de papier, je place ça soigneusement dans mon portefeuille et c’est à mon tour de lui fournir mon adresse. Après quoi, on se serre la main, sans même prendre le temps d’aller boire ensemble le verre de l’amitié et des retrouvailles réunies et Jim Gilmore, le Fédé, le meilleur élève d'Edgar Hoover, s’éclipse.

J'attends le lendemain avec l'impatience que vous devinez.

A l’heure convenue pour le rendez-vous, je frète un taxi et, vogue la galère, je me fais conduire vers l’ouest de Paris.

Le taxi s’arrête, je règle, car je suppose que Jim va m’entretenir un bon bout de temps et je me tape six étages *pedibus cum gambis*. Les ascenseurs, dans ce coin de la ville, c’est une bête absolument inconnue.

Jim m'a dit sous quel nom il est connu à Paris: Limaure. Presque un nom. Justement, j’avise une porte qui s’orne de cette mention, tracée à la craie: J. Limaure.

Je frappe, assez discrètement, car il est inutile d’alerter t toute la maison. Personne ne répond.

Je récidive, un petit peu plus fort, pour un résultat identique. Je fais entrer les souliers dans la danse. Et c’est toujours le silence.

Cette vieille branche de Gillmore m’aurait-il posé un lapin ?

Et soudain je pense qu’il m’a balancé cette adresse, tout à fait au hasard, pour se débarrasser de moi... Il ne tenait pas du tout à me raconter pourquoi il était à Paris à tenir de mystérieux conciliabules avec des femmes qu’il n’aurait pas osé présenter à la sienne.

Mais pourtant… je ne rêve pas. C’est bien J. Limaure — le nom d'emprunt, qu’il m’a dit être le sien — qu’on lit sur la porte...

Alors, je fais ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, et je me demande vraiment pourquoi je ne l’ai pas encore fait. Décidément, on dirait que l’air de la vieille Europe annihile mes facultés. J’essaye d'ouvrir la porte. Elle n’est pas fermée à clé. Simplement au pêne. Je la pousse… et je pense aussitôt que mon ancien collègue, Harold Harchisson, est un fameux imbécile avec ses idées préconçues sur Paris et sa tranquillité.

Car devant moi, étendu sur la carpette, qui vois-je ? James Gillmore, en personne.

Et pas en train de dormir, je vous l’assure.

Ou plutôt si, en train de dormir, mais d’un de ces sommeils dont on ne se réveille pas.

D'un de ces sommeils dits de plomb, peut-être parce qu’ils sont occasionnés justement par des projectiles de même métal.

Je referme la porte sur moi, je m’approche et commence à examiner les lieux et le cadavre.

La pièce est petite et mansardée. Elle prend jour par une fenêtre à tabatière, au vasistas présentement fermé et sur la vitre duquel est tiré un rideau opaque.

Ce rideau est manœuvré par une ficelle coulissante et Gillmore tien l'extrémité de cette ficelle dans sa main crispée.

Sans trop bouger le corps, je procède à un examen sommaire.

James Gillmore a fichtrement dégusté.

Je relève un peu partout sur sa personne des traces de balles. Il en a pris de face, sur les côtés, mais surtout de dos.

Je ne crois pas que la tuerie ait eu lieu ici. Il est plus probable qu'on l'a attaqué ailleurs, puis qu'on est venu déposer le corps au beau milieu de sa chambre.

Je pourrais me demander à quoi rime vraiment un comportement pareil, mais je ne le fais pas. Je sais par expérience que c'est là un genre de devinette difficile à résoudre sur-le-champ. C'est petit à petit que l'on comprend les choses, que les mystères s'éclairent.

Ce que je me dis, c'est que l'agent fédéral ne doit plus avoir grand-chose dans ses poches. Cela ne m'empêche pas de fouiller ses vêtements.

Jugez de ma surprise ?

Il ne lui manque rien !

Du moins je suppose qu'il ne lui manque rien.

J'extrais de ses poches le bric-à-brac habituel : un carnet, un paquet de cigarettes, une boîte d'allumettes, un portefeuille contenant une dizaine de mille francs en monnaie française.

Il est vraiment curieux que cette somme n'ait pas tenté les criminels. Au point où ils en étaient.

Je rabâche ça deux ou trois fois, en faisant crisser sous l'ongle de mon pouce les poils de mon menton.

…. Et il me vient une idée, à tout prendre moins bête qu'elle n'en a l'air à première vue...

Je continue l'inspection des vêtements de Gillmore.

Non, il n'a pas été fouillé par son ou ses meurtriers. Je suis le premier à me livrer à cette opération. La preuve en est que je découvre, piqué dans la

bretelle, l'insigne fédéral du pauvre bougre. Des assassins n’auraient pas négligé de s’emparer de cet objet, toujours utilisable, le cas échéant.

Mais l’agent secret de Washington ne s’est pas suicidé.

Alors quoi?

Eh bien, voilà mon idée: Il a été canardé à distance, et pas loin d’ici. Il a réussi à s’enfuir, blessé à mort, et en passant par les toits. Il est rentré chez lui par la fenêtre à tabatière — le corps semble bien avoir chu — et il a vivement tiré le rideau contre la vitre pour que ses poursuivants — je suppose qu’il était poursuivi — ne l’aperçoivent pas, s’ils arrivaient jusqu'ici.

Voilà pourquoi il est là, intact — du moins, le contenu de ses poches —, parce que lui, il a pris une sérieuse dose de produits ferreux dans le corps. Fallait-il qu’il soit bâti à chaux et à sable pour pouvoir, ainsi lesté, entreprendre une course sur les toits.

Tout en réfléchissant ainsi, je ne perds pas mon temps et je prends connaissance des papiers qu’il a sur lui. Je retrouve le mot que je lui ai donné, comportant mon adresse de Montparnasse. Je m’en empare, car il est inutile que d’autres la trouvent et émettent je ne sais quelles suppositions. Et tout ce que je compulse ensuite ne m’instruit pas davantage.

Toutefois, le carnet d’adresses comporte, entre celles de quantité d’individus demeurant à New York, Chicago, Philadelphie ou Detroit et une adresse parisienne qui peut être intéressante.

Il s’agit d’un certain Samuel Neill, 14, rue Jean-Rougeul, Paris: Je me dis que je pourrais peut-être aller visiter ce personnage. Cette décision prise, je remets tout dans les poches de Jim Gilmore, sauf son insigne fédéral et son revolver, deux sortes de bibelots qui peuvent toujours servir, surtout le deuxième, dans une affaire qui ressemble plutôt à un jeu de massacre qu’à une partie de dominos.

Là-dessus, je sors de la chambre tragique. Personne dans le couloir, Parfait. Je quitte l’immeuble sans rencontrer quiconque.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV - Le «racket » des automobiles

Le numéro 14 de la rue Jean-Rougeul est constitué par un hôtel de second ordre, intitulé Select, comme la plupart des hôtels.

Je demande à l'employé de la réception si M. Samuel Neill est chez lui. L'employé me répond oui, que c'est au troisième étage et mi communique le numéro de la chambre.

Je monte à pied, car, ici, il y a bien un ascenseur, mais il est en dérangement, comme toujours lorsqu'on a besoin de ces guimbardes.

Arrivé à l'étage en question, je cherche la porte sur laquelle doit figurer le numéro que l'employé m'a indiqué, je la trouve et je frappe.

Un homme jaune vient m'ouvrir sans trop de chichis.

Il a tout à fait une tête à s'appeler Samuel Neill. D'ailleurs, je lui demande si c'est là son nom, et il confirme, un peu étonné, toutefois semble-t-il, de s'entendre aborder en américain.

De stature athlétique, en bras de chemise, le chapeau vissé sur le crâne un cigare au coin de la bouche, le monsieur donne nettement l'impression de ne pas avoir précisément froid aux yeux.

J'aime autant cela, mais je n'en caresse pas moins la crosse du revolver « «emprunté » à ce pauvre Jimmy Gillmore.

Je m'enquiers :

— Puis-je entrer ?

… Bien disposé à ce faire, même s'il me dit non. Mais il ne dit pas non. Il cesse de me considérer comme une bête curieuse et me dit:

— Je vous en prie.

J'entre.

Je remarque immédiatement un tas de papiers sur une table. Elle en est encombrée. Il y a là, en vrac, quantité de journaux américains et français, et d'autres documents. Certains me sont plus ou moins familiers. J'en ai vu de semblables, si ma mémoire ne me trompe pas, dans des maisons d'assurances.

M. Samuel Neïll m'offre un siège. Je le refuse poliment — toujours par prudence instinctive — et j'attaque sans préambule :

— Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, un certain... hum... Jean Limaure ?

Il hésite une fraction de seconde :

— Non, fait-il.

— Ah! Eh bien ! lui vous connaissait ! Votre nom et votre adresse parisienne figurent sur son agenda et c'est comme ça que je les ai appris. Je dois vous dire que moi aussi je connaissais Jean Limaure, mais sous un autre nom... Sous celui de James Gilimore…

J'ajoute:

— … Maintenant qu'il est mort, il n'y a certainement aucun inconvénient à dévoiler la profession qu'il exerçait : c'était un agent spécial du Bureau fédéral des recherches de Washington.

M. Samuel Neill verdit et bondit :

— Que... quoi?... Que me racontez-vous là ?

— La vérité... Jimmy était un Fédé.

Il a un geste d'impatience :

— Ce n'est pas de son métier que je vous parle. Un agent fédéral ! Je le sais fichtre bien que c'est un agent fédéral. C'est de sa mort. Qu'est-ce que cette histoire ?

— La vérité, encore... Toujours la vérité.

Je ricane :

— …. Figurez-vous que mon métier, à moi, consiste, paraît-il, à proclamer la vérité en toute occasion. Ce n'est pas toujours vrai, mais, aujourd'hui, je puis vous assurer que c'est le cas. Je viens de quitter Gillmore, avec qui j'avais rendez-vous. Le pauvre vieux doit peser deux kilos de plus, tellement il est farci de projectiles...

— Eh bien... eh bien.., bégaye M. Samuel Neil, plutôt surpris par la nouvelle.

Il me regarde. Son regard est perçant.

— Vous aviez rendez-vous avec Gillmore ?

— Oui... Alors, vous le connaissez ?

— Vous aussi, sans doute ?

— Apparemment.

Dans l'émotion, son cigare s'est éteint… il le rallume :

— Vous êtes de New York, n'est-ce pas ? demande-t-il, d'un ton plus affirmatif qu’interrogateur.

— Oui.

— Depuis peu à Paris, hein ?

— Dites donc, monsieur Neill, dis-je, notre entrevue prend un tour qui ne me convient pas. J'étais venu dans l'intention de poser des questions. Non pour y répondre.

Il rit et lève la main pour apaiser ma colère :

— Ne vous emballez pas, monsieur John Metal.

Nous sommes maintenant tout ce qu'il y a de bien ensemble, M. Samuel Neill et moi.

Quelques minutes d’explication ont suffi pour faire de nous deux les meilleurs amis du monde.

M. Samuel Neill n’est pas ce que l’on pourrait appeler un ami de feu l'agent fédéral, mais s’il est ici à Paris, en même temps que le policier; c’est qu’ils sont tous deux sur une même affaire.

M. Samuel Neill est le détective d’une grosse compagnie d'assurances américaine sur les automobiles. Il a vu Gillmore hier, après que le policier et moi nous nous fûmes rencontrés, et Gillmore a fait part de cette rencontre à son compagnon. Quand je suis entré, tout à l’heure, M. Samuel Neill m’a regardé attentivement, parce que ma tête ne lui était pas inconnue. Le New York World a, en effet, publié mon portrait maintes et maintes fois. M. Neill se demandait si c'était moi, ma présence à Paris lui ayant été signalée par notre ami commun. Toutefois, comme il n’était pas très sûr de ses souvenirs, il avait laissé aller. Maintenant, c'était tout différent. Eu égard à ce que je venais de lui apprendre et à ma réputation, une atmosphère de confiance régnait.

Et M. Samuel Neïill m’expliqua quelle ténébreuse affaire sollicitait l'attention des policiers d’outre-atlantique.

— Vous n’êtes pas sans avoir eu connaissance, monsieur Johnny Metal, dit-il, de cette série de vol d’automobiles qui, depuis déjà un certain temps, désoriente la police des États-Unis ?

— Certes, dis-je. Et c’est bien la plus extraordinaire histoire policière... Des voleurs d’autos, c’est tout de même plus facile à appréhender qu’un

gangster spécialisé dans le pillage de banques, par exemple... Je veux dire que la pègre qui se livre à ces exploits, disons... hum... mineurs, est moins dangereuse qu'un loup à deux pattes comme Dillinger... Je ne comprends vraiment pas comment il a été impossible de mettre fin à cette épidémie de vols d'autos.

— Parce que cette affaire est plus compliquée que vous ne pourrez jamais vous l'imaginer.… Ce ne sont pas des chenapans isolés qui volent par-ci, par-là, mais une bande organisée et organisée industriellement. Il existe dans cette bande quantité de ramifications, de secteurs étanches. Il y a quelque temps, on a arrêté, dans l'État de Vermont, un personnage honorable qui se faisait un surcroît de bénéfice en vendant des voitures volées. Et il ignorait que ces voitures étaient volées. Il croyait, ingénument, travailler pour une honnête firme de revendeurs. Le Bureau fédéral des recherches a établi formellement que cette bande, dirigée par un « cerveau » encore inconnu, mais qu'il s'efforce de démasquer, fonctionne à peu près comme ceci : des hommes se mettent en quête des voitures à voler, les choisissant de préférence luxueuses et presque neuves. D'autres hommes — ce que nous pourrons appeler : la deuxième escouade — surveillent alors les propriétaires des voitures visées, afin de déterminer les meilleures circonstances dans lesquelles le vol peut être accompli. Une troisième s'occupe de la vente. Une quatrième escouade prépare le maquillage du véhicule, etc. L'organisation est conçue d'une telle manière que les filous subalternes ignorent complètement quels sont leurs chefs réels.

— Tout cela est très bien, dis-je, mais ne m'explique pas votre présence en France, ainsi que celle de cet infortuné Jimmy Gillmore.

— Vous allez comprendre, monsieur Metal. Savez-vous ce que ces voleurs ont réussi à faire? Je vous le donne en mille... Une chose véritablement extraordinaire et qui prouve que le monsieur qui dirige tout ça n'est pas un imbécile.

Il marque un temps, ménageant un effet :

— Il a fondé une société d'exportation fictive de voitures d'occasion. Il a passé — ou plutôt a fait passer, par l'intermédiaire d'un homme de paille, qui prétend ignorer quel rôle on lui a fait jouer, et le plus extraordinaire, c'est que c'est peut-être vrai —, il a passé, donc, un marché avec une entreprise de camionnage, absolument irréprochable, qui transportait les voitures volées chez un emballeur également en dehors de toute la combine,

et ce second complice involontaire mettait les voitures en caisse avant leur embarquement.. Cette bande de voleurs d'autos a inondé de voitures volées le marché automobile européen.

— Et Jim Gillmore était ici pour…

— Pour tâcher de déterminer l'origine de ces voitures exportées, et je crois qu'il avait fait pas mal de bon travail et que très loin de New York, il avait trouvé des preuves, impossibles à réunir là-bas, contre quelqu'un... Par exemple, je ne sais pas qui.

— Nous ne sommes pas près de le savoir, dans ces conditions. Jimmy ne parlera plus.

— C'est certainement pour cela qu'on l'a tué.

— Certainement, monsieur Neill.

Un silence règne. Je le romps :

— Évidemment, monsieur Neill, en votre qualité de détective des compagnies d'assurances, vous aidiez Jimmy Gillmore ?

— Oui. Les compagnies que je représente ont intérêt à ce que ces filous soient mis hors d'état de nuire le plus rapidement possible. Je parle surtout des voleurs d'autos.

— A quelles conclusions êtes-vous parvenu ?

— Personnellement, à aucune, dit-il, sans fausse honte. L'inspecteur avait fait meilleure route que moi, mais il ne me tenait pas au courant de toutes ses démarches.

— Oui... Jimmy était un chic type, mais un peu secret... En l'occurrence, c'est bien regrettable. Qu'allons-nous faire ?

— Je vais avertir la police parisienne de son assassinat. Et J'aviserai également ses supérieurs de Washington.

_— Je vous y engage. Vous êtes mieux placé que moi pour le faire. J'ajoute que c'est très ennuyeux que tout ce micmac se soit passé en France.

— Pourquoi ?

— À cause de cette police qu'il va falloir informer... . Ils risquent de mettre les pieds dans le plat… et vous faire perdre ainsi le bénéfice des résultats auxquels était parvenu ce vieux Jim.

— Certes, monsieur Metal. Mais nous ne pouvons tout de même pas le leur cacher. Espérons qu'ils câbleront au B.F.R. à Washington et que ce dernier leur demandera, en toute confraternité, d'être discrets.

— Espérons-le.

Là-dessus, on se serre la main.

_— Allez-vous vous occuper de ce drame, monsieur Johnny Metal ?

— Euh... vous savez... je suis en vacances. .

— Allons… allons….

Je me borne à rire et nous nous séparons.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V - La môme Catherine

Sitôt dans la rue, je frète un taxi et me fais conduire aux bureaux parisiens du New York World.

J’entraîne le rédacteur en chef des correspondants dans son cabinet particulier et là, devant un verre de whisky, je lui raconte l’histoire.

Il manque en tomber de son fauteuil.

— Eh bien, dites donc! Eh bien, dites donc!

Et quand il a repris un peu de sang-froid :

__— Je vous connaissais de réputation, mon vieux, fait-il, Mais alors, vrai, il n'y a que vous pour dénicher des trucs pareils… Vous avez le chic.

J'approuve modestement. Mais ce qu’il faut, c’est câbler la nouvelle à la « maison mère » et être là-bas, à New York, les premiers à la publier... s’il y a lieu. De toute façon, au Bureau fédéral des recherches, ils me seront reconnaissants de les avoir informés immédiatement de la perte de leur agent. Et ainsi, avertis rapidement, ils pourront aviser au mieux. Bon. Je réquisitionne le bureau du rédacteur en chef de l’agence parisienne, j’attrape une machine à écrire et du papier, j’allume une Pall Mall et je commence à pianoter sur le clavier comme si j’étais Duke Ellington.

Mon premier câble est pour M. Robert, dit Little Bob, dit encore le Barbichu. Je lui explique l’affaire en long et en large, et je termine en espérant qu’il sera content de voir de quelle façon me réussissent les vacances et qu’à ce compte-là il ne ferait pas mal de m’en octroyer souvent.

Mon second câble est pour le directeur de la police fédérale :

Monsieur. Agent fédéral numéro 15 (c'était le chiffre que portait l’insigne de Jimmy) assassiné à Paris. À été découvert à son domicile par reporter New York World soussigné. Ledit reporter adresse par même courrier relation détaillée événement à agent fédéral Cuglain, ami personnel. Signé: Johnny Metal.

Je prends une troisième feuille de papier et je commence à écrire quelque chose qui tient du rapport et du roman à épisodes à l’intention de Cuglain,

Chester pour les dames, un ami à moi qui exerce aussi cette curieuse profession pas précisément de tout repos, de policier fédéral.

Ensuite, je fume une cigarette en réfléchissant. J'accentue la réflexion à l'aide d'un petit coup de whisky. Enfin, j'estime qu il me faut un peu de mouvement.

Je quitte les bureaux parisiens du New York World.

Je m'oriente tant bien que mal, et me dirige d'un pas alerte vers le petit bistrot où, la veille, j'ai surpris Gillmore en conversation furtive avec la bonne femme.

Je tâtonne un peu et trouve le café. J'ai la chance a qu'il soit désert. Je ne sais pas si c'est une habitude de cet endroit, mais pour le moment, ce manque de chaland fait parfaitement mon affaire.

Je m'appuie au bar et commande un vin blanc. L'homme ne doit pas me reconnaître car, après avoir placé la consommation devant moi, il dit :

— Beau temps, hein ?

S'il m'avait reconnu, sachant le peu de cas que je faisais de ses considérations météorologiques, il m'aurait fait grâce de celles-ci.

Donc, il dit : « Beau temps », et moi, je réponds : « En effet. » Et une conversation assez oiseuse s'engage. Je reprends un vin blanc, et pendant qu'il me le sert :

— J'étais déjà ici hier, dis-je. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Oh! si peut-être...

— vous avez peut-être remarqué que j'ai un petit accent. Je suis, américain... Hier…

Je lui parle de l'interlocutrice de Gillmore, en petit noceur qui s'intéresse surtout au sexe faible. Cette femme devait le connaître, hein ? puisqu'elle l'avait appelé par son prénom, lorsqu'elle a commandé les consommations. Je suppose qu'il la connaît aussi et qu'il serait sans doute en mesure de me rendre un fameux service. A ce passage de mon boniment, je paye avec un gros billet et, quand je ramasse ma monnaie, je laisse un pourboire représentant à lui seul ce qu'il devrait se faire dans sa semaine s'il y avait un petit peu plus de clients dans l'établissement, Le garçon n'est pas sot. Il comprend tout de suite. Avec un sourire complice, il empoche l'argent et me déclare qu'en effet il connaît cette femme. On l'appelle Catherine. Elle doit être artiste ou quelque chose comme ça. Oui, Catherine. Il ignore son

autre nom. Elle demeure deux rues plus loin. I1 me communique obligeamment tous les renseignements. Et toujours sur un ton joyeux et légèrement égrillard qui en devient gênant, à la longue.

Je remercie le garçon, prends un troisième vin blanc en vitesse, pour: faire bon poids, et en route pour le nid, que je suppose douillet, de la belle Catherine.

Il ne m'a pas raconté de blagues. Il a gagné honnêtement le royal pourboire que je lui ai colloqué.

En suivant ses indications, j'arrive devant une maison meublée.

Au rez-de-chaussée, il y a quelque chose comme une gérante ou une concierge, tapie dans une espèce de cagibi.

Je m'enquiers auprès de cette personne d'une de ses locataires nommée Catherine. J'ai oublié son autre nom... Comprenez ? Je suis étranger et il y a comme ça des noms qui m'échappent de la mémoire.

Et pour raviver la sienne et entrer dans ses bonnes grâces, une coupure bleue de la Banque de France vient de prendre sa place dans le tableau.

— Bien, dit la femme, c'est p'êtr'ben M'sell" C'trine Richard que v'voulez dire... C'est au troisième.

Je me dis que si ce n'est pas Catherine Richard, je le verrai bien une fois en sa présence, et je grimpe au troisième...

Je frappe à la porte.

On ne se presse pas pour venir ouvrir. Enfin, j'entends un frou-frou de robe derrière l'huis et quelqu'un demande, d'une voix plutôt pâteuse :

— Qui est là ?

— Le Gaz.

La femme pousse un soupir à arracher des larmes à un obélisque. Elle se décide à ouvrir la porte.

C'est bien la môme que j'ai vue hier en compagnie de Jimmy Gilmore:

— Salut, bébé, dis-je, en pénétrant à l'intérieur de la chambre; je ne suis pas tout à fait le Gaz, mais j'espère que ça va gazer tout de même.

Elle me regarde, furieuse et stupéfaite :

— Eh bien! vous avez du culot, sale métèque !

— Tiens, vous avez observé que je ne suis s pas français.

— Fous... le camp!

Je secoue négativement la tête :

— Non, poupée. J’ai un tas de tuyaux à vous demander. Je ne vais pas vous lâcher maintenant.

Je ponctue mes phrases de petits hoquets. J'ai décidé, en effet, de faire le type un peu éméché.

— …. Oui, bébé. Figurez-vous que, hier, je suis dans un bistrot, en train d’attraper le cafard, car, c’est rien de le dire, je commence à m’ennuyer chez vous, et voilà que vous entrez en compagnie d’un type auquel je ne prête pas plus attention qu’à ma première chemise. Puis, je ne sais pas comment ça se fait, sa silhouette me trotte par la cervelle. Je sors, je rumine ça toute la journée et toute la nuit, et ce matin, au réveil, crac ! une illumination. Ce type, vaguement entrevu, mais c’est Gillmore, un vieux copain à moi. Ça alors, le monde est petit, hein ? Bref, j’aimerais bien vider avec lui la bouteille de champagne de l’amitié, et qui donc peut me donner son adresse ou des renseignements quelconques sur les endroits où je suis encore susceptible de le rencontrer ? Eh bien ! la charmante demoiselle avec laquelle il paraissait s’entretenir si tendrement, il me semble ! Je refonce au bistrot en question, Jules m'indique approximativement votre demeure, et me voilà.

— Oui, répète-t-elle, vous voilà... Maintenant, ajoute-t-elle, vous allez me faire le plaisir de partir.

Elle est de plus en plus furieuse.

Je ne bouge pas. Des sorcières, j’en ai vu de plus coriaces. Ne serait-ce que Vivian Belle, la tenancière de tripot à Cicero, celle qui vous lançait un couteau avec l’habileté d’un Peau-Rouge et d’un Sicilien réunis. Donc, je ne bouge pas et j’en profite pour examiner M^elle^ Catherine Richard.

Pour une belle fille, c’est une belle fille.

Toute mal peignée qu’elle soit, pas maquillée, avec des traces de corps gras sur le visage, elle n’en reste pas moins assez sensationnelle.

Elle porte avec élégance un déshabillé de soie verte assez suggestif, et qui lui convient comme un gant.

Elle se dirige vers une petite table supportant une boîte qu’elle ouvre. La boîte contient des cigarettes. Elle en prend une et l'allume. Ça paraît lui calmer un peu les nerfs.

Elle revient vers moi. Je n’ai pas bougé. Elle me souffle de la fumée au visage et ricane :

— Cessez de faire l’ivrogne, mon joli. Je vous vois venir avec vos gros sabots. Votre haleine n’est pas du tout parfumée... Vous avez bien dû boire quelques vins blancs, mais il vous en faut certainement davantage pour vous noircir… Et ne m’attendrissez pas avec vos souvenirs d’enfance... ou vos amis d’enfance, je vous en prie.

— Je crois qu’on va pouvoir causer, dis-je.

Elle allonge les lèvres en une moue dubitative :

— Moi, je ne le crois pas. Mais ça ne fait rien.

Elle reste trois secondes songeuse.

— Je me demande, fait-elle, comment vous avez appris cela.

— Appris quoi ?

— Oh! ça va, ne recommençons pas, hein ! J’ai bien vu tout de suite que vous étiez un flic... C’est égal, ils les recrutent parmi les étrangers, maintenant, à la préfecture ?

Elle cligne de l’œil :

— Z’étiez peut-être pas très en règle, hein, mon petit ?… Expulsé ou quelque chose dans ce goût-là ? Pas très très en règle ? Moi non plus, sous ce rapport, ce n’est pas très correct et on va peut-être pouvoir s’entendre…

Elle va à un autre meuble, ouvre un tiroir au contenu en pagaille, y prend un sac à main, en actionne la fermeture Éclair, et sa main en ressort tenant quelques billets de banque. Elle me les donne.

— Tenez, dit-elle, allez boire un verre et oubliez donc m’ avoir vue avec un... hum... un client.

Comme je marque une hésitation, parce qu’il faut vous dire que je commence à me demander à quoi rime tout ça :

— Allez, allez! Vous n’en exigez pas le double, non ? J’estime que ça suffit comme ça… et je vous avertis : n’essayez pas de me faire chanter. Tous ceux qui m’ont entendue au Perroquet Jaune savent bien que je n’ai pas de voix.

Ce disant, elle se met à rire, mais son rire même sonne un tantinet faux.

— Écoutez, dis-je, à propos de cet homme...

— Mais oui, mon poulet, mais oui... C’est un gars qu’est venu plusieurs fois au Perroquet, si tu veux savoir. Je ne lui ai pas été indifférente, alors…

Elle change d’attitude une nouvelle fois. Elle jette sa cigarette sur le sol, elle l’écrase de sa babouche, elle secoue la tête, ses cheveux dépeignés vont et viennent, et elle m'envoie un paquet des plus orduriers propos que j’aie jamais entendus. Et je me dis soudain que je suis un joli ballot, et qu’il me faut entrer dans le jeu en vitesse, s’il n’est pas trop tard.

— Bon, bon... Alors, comme ça.

— Comme si tu ne le savais pas, sale métèque... Ah ! vous êtes tous les mêmes, vous les étrangers... Francs comme des ânes qui reculent et amateurs d’argent... Le Rital et toi vous feriez une belle paire. S'il me les envoyait autrement qu’avec un élastique pour miauler dans son sale établissement, je ne serais pas forcée de faire des… hum... cachets, en dehors des heures de travail... Au risque de me faire embarquer par les types de la Tour pointue et d’être l’objet de chantage de la part de sales individus de ton acabit…Tiens, file et ne reviens pas, pignouf… File… file. Si tu restes là encore cinq minutes, je m’en vais te reprendre mon fric et t’assommer, par-dessus le marché.

— Oh! ça va, bébé. Vous emballez pas. Au revoir.

— Oui, c’est ça, reviens. Et tu verras comment que tu seras reçu. Adieu, eh...

Je descends l'escalier sous les injures.

Au bruit, la vieille portière s’est extraite de son blockhaus.

En parvenant à sa hauteur, je ris et pointant mon pouce vers le ciel :

— Elle n’est pas commode, Catherine Richard. Vous avez entendu de quel nom elle m’a traité ?

La vieille me regarde avec désapprobation :

— C’est la première fois que je l’entends parler ainsi. Vous l’avez sans doute offensée.… En tout cas, c’est une locataire modèle et ici c’est une maison tranquille. Si c’est pour y provoquer du scandale, autant ne plus revenir, hein ?

— Compris, m’man.

Et je pars.

En chemin, je réfléchis que cette Catherine Richard a énormément de choses en trop:

D'abord, elle est trop grossière pour que cela soit naturel. Ensuite, son comportement, instable et peu intelligent, m’intrigue. A première vue, elle fait l’effet d’une fameuse imbécile, qui n'était pas absente le jour de la distribution.

Or, les gens qui ont comme ça l'air tellement imbécile, moi, je m’en méfie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI - Des tuyaux sur « Le Perroquet jaune ».

J’entre dans un café consulter l’ Annuaire des Téléphones. .

Je cherche l’adresse du Perroquet jaune, dont Catherine a parlé incidemment, au cours de la conversation, ou plutôt au milieu de sa diatribe, cabaret où il semble qu’elle se produise dans un numéro abusivement nommé tour de chant.

Du Perroquet ce n’est pas ce qui manque.

Il y en a presque autant que des Dupont, ici, ou des Smith et Browns dans les pays anglo-saxons.

Enfin, voilà ce que je cherche :

« Le Perroquet jaune, 12 bis, passage des Deux-Gares. »

Sur la même page, dans un encadrement, figure un placard publicitairé: *Le Perroquet jaune*, 12 bis, passage des Deux-Gares. Le plus original cabaret-dancing de tout Paris. Le seul cabaret aérien de la capitale. Cadre magnifique aux quatrième et cinquième étages. On domine tout Paris. Ambiance cosmopolite et raffinée. Au *Perroquet*, on est vraiment perché: Directeur-propriétaire : Jo Pellegrini.

Je me dis qu’il va falloir aller examiner d’un peu plus près cette fameuse « ambiance cosmopolite ».

Je me procure séance tenante un plan de Paris et me mets en devoir d’étudier ce document, à la recherche de ce passage des Deux-Gares;

Bien, ce n’est dans le voisinage d’aucune gare, et je mets un certain temps à le découvrir.

Mais… sapristi! la rue Jean-Rougeul, c’est la rue…

Eh bien, prenez cela comme vous voulez, moi je trouve passablement suggestif qu’il existe un cabaret aérien à deux pas du domicile de Jim Gillmore et qu’une femme, aperçue en compagnie de ce dernier, travaille dans cet endroit.

Là-dessus, je retourne aux bureaux parisiens du New York World, ayant dans l’idée qu’un de mes collègues pourra peut-être m’abreuver de tuyaux sur ce Perraquet jaune.

C’est effectivement ce qui se produit. Le rédacteur en chef me confie qu’un de ses employés est réputé pour fréquenter davantage les boîtes de nuit que sa machine à écrire. S’il ne connaît pas Le Perroquet jaune, c’est à désespérer. Le noceur en question s’appelle Abbott. On le sonne. Il paraît, les yeux bouffis et la chevelure en désordre.

— Voici M. Johnny Metal, me présente le rédacteur en chef. Il veut vous dire quelque chose, Abbott.

Abbott et moi nous nous serrons la main.

— Allons boire un verre, je propose.

— Vous êtes vraiment un type formidable ! s’extasie le jeune homme.

— Oui. J'ai le sens des situations.

Nous sortons et prenons la direction du bar de l’immeuble.

— Le Perroquet jaune ? fait le reporter, juché sur un haut tabouret et balançant la jambe. Le Perroquet jaune? Bien sûr que je connais. Que voulez-vous savoir sur cette boîte ?

— Tout.

— Eh bien ! c’est situé dans un immeuble qui appartient à Jo Pellegrini. Cet Italien est aussi le directeur du cabaret. Ce n’est d’ailleurs que parce qu’il est le propriétaire de la maison qu’il a pu installer son établissement dans les étages. La boîte se compose de deux étages : le quatrième et le cinquième. Au quatrième, il y a un bar et une salle de café. La salle de café se transforme assez souvent en tripot…

— Ah!ah!... C’est un affranchi ce Pellegrini.

— C’est un type qui y tâte. Il n’a pas toujours résidé en France. J'ai appris qu’il avait séjourné chez nous, aux États-Unis. Il tenait une boîte similaire en Floride.

— Très intéressant. Continuez.

— Au cinquième étage, c’est le cabaret-dancing. Petites tables, consommation aux prix élevés.

….. À cause de l’altitude.

— Oui... Ah!ah!ah!... Très drôle... prix élevés, donc, piste cirée, entraîneuses, orchestre et attractions.

— Ce sont toujours les mêmes attractions ?

— Non. Il y a de fréquents changements.

— Vous y êtes allé récemment ?

— Oui. Mettons quinze jours.

— Y avez-vous vu une chanteuse du nom de Catherine ?

— J'y ai vu une femme du nom de Catherine Flo...

Il se mit à rire:

… Vous faites bien de me dire qu'elle est chanteuse… Il faut que vous us débarquiez de New York pour me l'apprendre. Effectivement, le programme la présente comme telle. Jusqu'à présent, je croyais que c'était une erreur typographique. Le fait est que je l'ai vue plusieurs fois ouvrir la bouche. Vous me dites qu'elle chante… Soit… Mettons qu'elle essayait de forcer la note.

— Que fait-elle au juste, dans cette boîte ?

— Elle exhibe surtout sa plastique ; et c'est une justice à rendre à celle-ci : elle est impeccable. Elle vous apparaît au milieu de la piste dans une espèce de robe en filet, avec rien d'autre dessous, et dès que les projecteurs commencent à l'éclairer, vous en avez les yeux qui chavirent… Cette Catherine-là, c'est quelqu'un.… Elle se trémousse un petit peu au son de l'orchestre, puis elle s'immobilise, elle ouvre la bouche et on entend comme un bruit de casseroles entrechoquées... Mais après ce que vous venez de me dire, je comprends mon erreur... Elle chantait, tout simplement…

« Donc, elle chante. Quand elle a fini... on sait qu'elle a fini quand elle s'incline en un gracieux salut... quand elle a fini, tout le monde applaudit… Alors, elle nous donne deux ou trois danses, vraisemblablement de sa composition, en supplément, et termine son numéro entièrement nue... Et elle s'en va jusqu'au lendemain... »

— Y a-t-il longtemps qu'elle travaille chez cet Italien?

— Je l'y ai toujours vue... C'est une attraction unique... Soixante quinze pour cent des clients du Perroquet jaune ne viennent là avaler d'infâmes mixtures au prix fort que pour elle.

— O.K.! Monsieur Abbott. O.K. ! Je vous remercie.

Je le laisse au bar et retourne chez le rédacteur en chef.

— Procurez-moi, dis-je, un plan à grande échelle de Paris.

— Nous avons cela, dit-il.

Armé d’une loupe, j’examine l’endroit de Paris qui m'intéresse plus particulièrement.

Au cours de mon travail, je suis interrompu par l'employé due télégraphe :

— Deux câbles pour vous, monsieur Metal.

Le premier dont je prends connaissance émane du Bureau fédéral des recherches :

Vous remercions renseignements. Stop. Mettons sur affaire agent 14 et affaire dont était chargé agent 15 agent Chester Cuglain. Stop. Arrivera incessamment France avion. Stop. Entrera immédiatement en rapport NYW. Directeur Bureau fédéral recherches.

Le second est encore plus bref :

O. K. ! Johnny. Stop. En ferons baver assassins vieux Jim. Cuglain.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII - Trouvailles et découvertes

Le lendemain, de bonne heure, je téléphone à M. Samuel Neil :

— Allô! Ici, Johnny Metal... Quoi de neuf?

— Rien de particulier, me répond le détective des assurances. J'ai prévenu la police française, relativement à notre malheureux compatriote, et le corps a été enlevé avec toute la discrétion possible. Il est actuellement à l'Institut médico-légal. Je crois que la police française s'est mise en rapport avec le Bureau fédéral des recherches. Elle attendra sans doute des instructions de là-bas pour agir dans un sens ou dans l'autre.

— O.K.! Et de votre côté ?

— Eh bien, avoua-t-il, je nage... Cet assassinat m'a totalement désemparé. J'ignore où Gillmore en était de son enquête et ça ne facilite pas la tâche.

— Évidemment.

Je lui adresse quelques mots de compassion puis :

— Quoique le meurtre de Gillmore n'ait pas été rendu public, un inspecteur doit tout de même s'occuper plus ou moins discrètement de l'affaire ?

— Certes.

— Pouvez-vous me communiquer s son nom... Si toutefois il vous est connu...

— Inspecteur Jacques Bever, de la troisième brigade.

— Merci, monsieur Neill.

Je raccroche, je hèle un taxi et je me fais conduire au Quai des Orfèvres. J'ai la chance que l'inspecteur de police judiciaire soit là. Je demande à être reçu... « pour affaire de la plus haute importance »,.s'exprime la carte de visite que je fais passer et quelques instants plus tard je suis en présence de M. Jacques Bever.

C'est un homme d'environ quarante ans, l'œil vif, le teint couperosé, les cheveux en brosse. Il a le ventre barré par une grosse chaîne de montre et des mains de boxeur poids lourd.

Je lui explique qui je suis, ce que j'ai fait, je lui montre les câbles récemment reçus du Bureau fédéral des recherches, et il s'établit

rapidement entre nous deux un climat de mutuelle confiance.

Je lui expose alors le but de ma visite. Peut-il me permettre une incursion dans la chambre de la rue Jean-Rougeul où j'ai trouvé ce vieux Jim assassiné ?

…. Remarquez que je pourrais attendre l'arrivée de Chester Cuglain. Je suis sûr qu'il formulera la même requête. Mais comme l'agent fédéral ne sera pas là avant demain ou après-demain, j'aime autant, puisque vraisemblablement nous mènerons tous trois l'enquête de concert (l'inspecteur Bever s'incline, flatté)… j'aime autant, dis-je, vérifier tout de suite certains petits détails sur lesquels, ainsi, il n'yaura plus à revenir.

— Beuh... beuh..., souffle Bever, ça ne me paraît pas extraordinaire, ce que vous me demandez. Je vous accorde bien volontiers l'autorisation d'aller jeter un coup d'œil là-bas. Mais il faut qu'un de mes hommes vous accompagne.

— Dans ces conditions, que cet homme soit vous... Je vais surtout éprouver une hypothèse et je préfère que ce soit vous plutôt qu'un autre qui soit dans le secret.

— J'ai pas mal de travail.

— Je vous jure que ce sera très intéressant…

— Vous croyez ?

— Jugez-en…

Je lui fais part de mon idée :

— Oh! il faudra alors nous déguiser en plombiers-couvreurs.

… Ou quelque chose de ce genre, oui.

Il se lève :

— Nous avons ici tout ce qu'il faut pour les transformations à vue.

Vingt minutes plus tard, ce sont deux hommes en cotte bleue, casquette sur le chef et sac à outils à l'épaule, qui sortent du fameux 36, quai des Orfèvres, et s'engouffrent dans le métro proche.

Nous arrivons sans encombre dans la petite chambre de bonne, dernier domicile de James Gillmore, agent fédéral. Nous nous hissons lestement sur le toit. Nous avons l'air de procéder à une besogne imaginaire et l'inspecteur Bever sort un plan détaillé de sa boîte à outils.

À l’abri d’une cheminée, nous examinons ce document.

C’est, fourni par le service cadastral de la préfecture de police, le plan précis de l’immeuble sur le toit duquel nous nous trouvons et de ceux qui l’environnent, maisons construites dans le passage des Deux-Gares comprises.

Après examen, le policier range ce plan et nous commençons notre exploration du toit.

Depuis la nuit où Jim Gillmore s’est fait occire, il a plu, et si je croyais découvrir des taches de sang, laissées par lui dans sa fuite, j’en suis pour mes frais.

Nous scrutons toutes les cheminées. En s'appuyant sur l’une d'elles, il eût pu y laisser une empreinte sanglante. Là encore, nous faisons chou blanc. Rien, absolument rien ne prouve que l’agent fédéral ait suivi le chemin que j'imagine. Le visage de l'inspecteur Jacques Bever se rembrunit progressivement.

Soudain, mon œil attentif se porte sur une gouttière. Le soleil, qui darde ses rayons sur la ville, y fait scintiller un objet de métal.

Je le ramasse. On dirait une talonnette en fer.

— Qu'est-ce que c’est ? interroge le policier.

Je suis sûr qu’il n’a jamais vu d’objets de ce genre. Moi, je sais ce que c’est, mais je fais l’ignorant. En attendant Chester Cuglain, j'aimerais bien mener cette enquête tout seul.

— Je n’en sais rien, dis-je.

— Alors, continuons notre balade. Je sens que le vertige va me saisir, si nous continuons à faire ainsi longtemps les acrobates.…

J’enfouis le morceau de fer dans ma poche et je suis.

Nous arrivons ainsi aux fenêtres à tabatières qui doivent donner dans les combles du Perroquet jaune, mais nous n’avons recueilli aucun indice qui puisse nous laisser supposer qu’un homme blessé à mort a fui sur ce toit, poursuivi par ses assassins.

Néanmoins, j'ai acquis la certitude qu’on peut aller facilement du cabaret au logis de feu Jim Gillmore ou vice versa.

Et ça, ce n’est pas rien, comme on dit.

Nous revenons dans la chambre de bonne, nous rentrons au Quai des Orfèvres nous débarrasser de notre déguisement prolétarien et l'inspecteur et moi nous nous séparons bons amis, encore qu'il estime que je lui ai fait effectuer une promenade dangereuse.

Il est d'accord, toutefois, pour exercer sur le cabaret de Jo Pellegrini une surveillance discrète, jusqu'à ce que l'envoyé du Bureau fédéral des recherches, Chester Cuglain, prenne l'affaire en main.

Sur un coup déchirant de trompette, l'orchestre s'arrêta.

Des applaudissements éclatèrent. La lumière, très tamisée pendant l'exécution de ce morceau de jazz, augmenta d'intensité.

Il y avait une assistance choisie, ce soir, au cabaret-dancing du Perroquet jaune. Femmes en robe de soirée et messieurs en habit occupaient toutes les tables. Ces clients n'avaient pas l'air malhonnête et, intérieurement, solitaire à mon petit guéridon disposé dans un angle tranquille, je m'imaginais qu'ils feraient sans doute une drôle de tête s'ils savaient quelles canailles ils contribuaient à enrichir.

Car mon siège est fait depuis longtemps, cependant que je suis là à lorgner le spectacle. Jo Pellegrini et sa clique, c'est du gibier de bagne, pas autre chose.

La preuve... .

Regardez plutôt la figure du speaker, ce type dégingandé qui s'amène en chaloupant vers le micro. Des physionomies de ce modèle, je n'en ai encore vu qu'à Sing Sing. Preuve que, de quelque pays qu'ils soient, les malandrins ont un air de famille.

Le speaker, donc, tout faraud dans son smoking blanc, s'empare du micro, réclame le silence et, accompagné par l'orchestre qui joue en sourdine, nous annonce Nob-Du, le roi des danseurs de claquettes.

Il se retire aussitôt, cédant la place au fameux roi en question.

Le danseur ne se débrouille pas mal, mais il a tort de se prétendre le roi des claquettes. Enfin, je ne vais pas le chicaner… On n'est pas à une tromperie près, dans cette boîte. J'ai bien payé fort cher un produit quelconque fallacieusement baptisé whisky... Et quand je dis baptisé, c'est dans tous les sens qu'il faut prendre ce mot. Avant que je ne mette de l'eau dans mon verre, il y en avait déjà un peu... sinon beaucoup.

Le danseur a fini son numéro. En nage, il regagne sa loge.

Sans désemparer, l'orchestre attaque un blues. Une demi-heure de danse avant l'attraction maison: la sensationnelle et voluptueuse Catherine Flo, comme s'exprime le programme tentateur.

Des couples évoluent sur la piste.

Le blues terminé, c'est un tango que miaule l'orchestre. Un tango, j'ignore pourquoi, ça se danse toujours dans une demi-obscurité. Le Perroquet jaune ne faillit pas à la tradition. Deux ampoules sur trois s'éteignent et celle qui reste se met en veilleuse. Merveilleux le tango. Non que je le danse, mais… c'est à cause de la lumière. J'ai aperçu dans le fond, derrière l'orchestre, un petit escalier, et j'aimerais fort savoir où il conduit. L'obscurité me favorise. Tentons le coup.

Je me lève, je fais le type qui cherche une cavalière, je repousse les offres de deux entraîneuses et j'arrive sans encombre à me faufiler dans les combles.

Il y a un couloir dans lequel s'ouvrent des quantités de portes. C'est la réplique exacte du tout dernier étage du 14, rue Jean-Rougeul, là où demeurait Jimmy Gillmore.

Sur certaines des portes, une pancarte ou simplement un nom, tracé à la craie : Daisy et Jeanne, Paule, Lola, Dinah, etc. Ce sont les loges des entraîneuses et de quelques-unes des «attractions ».

Des brides de conversation me parviennent :

— Tiens, fait une voix de femme, cet emplâtre de Jo s'est tout de même décidé à faire réparer le carreau cassé ?

— Oui, répond une amie. Il y a quand même mis le temps, hein ? Quel radin !

— Je croyais qu'il attendrait l'hiver pour le remplacer: S'il avait plu de nouveau, nos robes auraient été fraiches.

— Et nous avec.

— Je me demande qui a bien pu casser ce carreau. Ma boîte à poudre était pleine de débris de verre. J'aurais pu me défigurer.

— Et cette pagaille qu'il y avait... Non, cette pagaille ! Ça devait être un type noir qui nous cherchait pour nous faire du charme.

— Ben alors... Jo et ses gars auraient pu essayer de ranger un peu. Il a fallu mettre en ordre notre garde-robe. … : Quelle boîte. Bon Dieu ! quelle

boîte.

— Oui. Ils auraient pu ranger chez nous, au lieu de laver et d’astiquer le couloir... Le couloir était assez sale comme ça... Il aurait pu le rester encore cent sept ans.

— J'te dis... Y sont complètement tocbombe, dans cette boîte.

Ensuite, je n’entends plus rien. Ça parle dur, mais à voix plus basse. Je m’éloigne toujours furetant. Soudain, une porte s’ouvre. J’ai tout juste le temps de me blottir dans une encoignure pour ne pas me trouver nez à nez avec l’homme qui sort de la loge. Celui-ci est Nab-Du, le rot des claquettes. Ça tombe bien, car ce danseur m'intéresse particulièrement.

Il est en costume de ville, imperméable, chapeau mou clair très léger Son travail au Perroquet est terminé, et il doit regagner ses pénates

Je commence à le pister prudemment. L’un suivant l’autre, nous descendons derrière l’orchestre. Il s’arrête pour dire un mot à un musicien. Sur la piste, des couples se trémoussent. Ce n’est pas encore l’heure du numéro de la « sensationnelle et voluptueuse Catherine Flo ». Tant pis… Si j'ai vraiment envie de la voir, j’irai chez elle. Je me fraye un chemin parmi les danseurs, parviens à mon petit guéridon discret, règle mes consommations et mets le cap sur la sortie. Nous arrivons dans la rue ensemble, Nab-Du, ou quel que soit son véritable nom, et moi.

Il y a des taxis devant la porte de l’immeuble.

Le danseur de claquettes monte dans le premier de la file.

Je m’installe dans le second et, en même temps que je lui glisse un pourboire aussi royal qu'anticipé, je dis au chauffeur de suivre son collègue.

— Parfait, parfait, sifflote le wattman.

Et il embraye.

Ma montre dit deux heures du matin.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII - Confidences

A deux heures vingt, nous atteignons Montmartre. Place Pigalle, le danseur du Perroquet jaune a fait arrêter son taxi devant un café-tabac et descend acheter des cigarettes. Il remonte en voiture et, trois rues plus loin, nouvel arrêt.

Cette fois, c’est le bon.

M. Nab-Du n'ira pas plus loin.

Il descend et règle sa course.

L’immeuble devant lequel il a fait stopper est une maison meublée dont j’aperçois la pancarte. La rue est déserte et plutôt sombre, toutes circonstances qui me conviennent.

Je paye mon chauffeur et je mets pied à terre à mon tour.

Je vois le danseur fouiller dans sa poche et s’approcher de la porte cochère. Le taxi qui l’a amené se débine. Je cours:

— Hé! monsieur... Hé! monsieur.

Nab-Du s’étonne un peu d’être ainsi interpellé, mais il ya tellement d’ivrognes, à Montmartre.

— Qu'est-ce qu'il y a? grogne-t-il, une fois que je l'ai rejoint.

— Il y a ça, mon mignon, que je fais.

Je produis le pétard que trimbalait Jim Gillmore, quand il était vivant, et le lui colle dans les côtes.

J'ajoute :

— Maintenant, on va monter tranquillement chez toi discuter une certaine figure de danse. Et ne t’avise pas de jouer au petit soldat. Tu as peut-être un tas de copains dans ton genre, dans cette piaule.… Il ne te servirait de rien de vouloir les appeler à ton secours... Avant qu’ils arrivent, ton compte serait bon. Et ils ne te reconnaîtraient plus. Tu serais quasiment invisible tellement on verrait le jour à travers toi.

— Monsieur est un gangster ?

— Les mains en l'air... et vite... Oui, mon mignon, je suis un gangster. Et tu vas voir comment que nous savons y tâter, nous autres. Maintenant en avant. Et je te répète, fais attention à ce que tu vas faire... Au moindre faux pas t’écopes six pruneaux dans le cornet.

Il hausse les épaules :

— Ça va... ça va... Quand vous aurez vu ce qu'il y a à emporter dans ma chambre, vous vous estimerez volé, mais ce sera tant pis pour vous.

On entre, on manœuvre la minuterie, on referme la porte, je lui prends les clés des mains et je m'aperçois qu'une des clés est munie d'un petit médaillon percé du chiffre 12. J'avise un tableau dans le couloir. C'est un truc bien pratique indiquant l'emplacement des chambres avec leur numéro correspondant. La chambre 12, celle de mon ostrogoth, est située dans le jardin, au fond du jardin, pour préciser. C'est un genre de petit pavillon, isolé entre deux immeubles de rapport. C'est une situation architecturale plutôt drôle, mais qui a tous mes suffrages. J'aiguillonne légèrement l'oiseau de la pointe de mon Luger et nous filons vers son nid. Nous traversons la cour et il n'essaye pas de me jouer un tour. Il est un peu soufflé de ce qui lui arrive et il se demande ce que ça signifie: Nous arrivons à sa chambre. Nous entrons. On va pouvoir parler. Parole d'honneur, j'ai l'impression d'avoir bouffé du lion.

— Écoute, mon petit déhanché, voici ce qui m'amène. J'ai trouvé un objet qui t'appartient, et comme je suis un type honnête, en dépit des apparences, je suis venu jusqu'ici te le rapporter. Je sors d'abord l'insigne fédéral de Gillmore, comme si je me trompais et, comme je ne quitte pas le danseur de l'œil, je constate qu'à cette vue il fait plutôt une drôle de tête. Je rengaine l'insigne comme si de rien n'était et je pose bien à plat sur la paume de ma main l'objet métallique trouvé sur le toit.

— C'est bien à toi, n'est-ce pas ?... C'est bien ce qu'on appelle une «claquette », c'est-à-dire un accessoire qui se fixe sous les chaussures pour permettre le tap-dance?

— C'est, en effet, destiné à cet usage, mais... mais qu'est-ce qui vous prouve que cet objet m'appartient ?

— Rien, mon vieux... Mais je le suppose... A dire vrai, même, j'en suis sûr. De toute façon, tu vas te mettre à table... Sais-tu comment ce truc-là est venu en ma possession ?

Je lui dis où je l'ai trouvé. J "ajoute :

…. Tu as perdu ça alors qu'en compagnie d'enfants de chœur de ton genre tu poursuivais un certain Gillmore, blessé à mort. Gillmoré avait dû constater quelque chose de pas catholique au Perroquet… Il devait être en train de chercher je ne sais quoi dans les combles de la baraque... là-haut où

se tiennent les loges des employés artistiques et sans doute aussi le bureau directorial de Jo Pellegrini.… Il a été surpris au cours de son expédition... On devait le tenir à l'œil.…. Il avait peut-être été repéré... On lui a tiré dessus. Il en a pris de tous les côtés. De face, de dos, latéralement. Vous n'avez pas ménagé les munitions. Vous avez les moyens. Il saignait comme un bœuf. Mais Gillmore était costaud. Il a brisé le carreau de la fenêtre d'une loge des entraîneuses et il est parvenu à se hisser jusqu'au toit. Mais il avait laissé des traces… des traces sanglantes, de son passage dans le couloir. C'est pourquoi on a soigneusement nettoyé cet endroit plutôt crasseux en temps ordinaire... Vous vous êtes lancés à la poursuite de Gillmore, mais vous avez tout de même perdu sa piste ; je ne vais pas t'expliquer comment ni pourquoi. Et en plus de la piste de Gillmore, toi, tu as perdu ce bout de fer... Le petit... hum... incident devait se passer peu de temps après la fin de ton numéro. ….. De toute façon, c'était un autre numéro auquel tu participais et c'est pourquoi tu me vois là, aujourd'hui... Tu vas être bien sage et tout me dire.

— Bien sûr, me répond-il.

Et il me saute sur le paletot. Dans le choc, mon revolver me tombe des mains et va à l'autre bout de la pièce entrer en contact avec une pendulette qu'il fracasse. Le danseur, en même temps qu'il a bondi sur moi, a tiré un couteau je ne sais d'où. Ce n'est pas le moment de rêver. J'esquive la lame et j'envoie une jolie pêche bien mûre sur le museau du type. Je fais suivre ça d'un coup à l'estomac, et je tords le poignet au monsieur. Il lâche sa rapière. D'un coup de soulier, je l'envoie sous un meuble. Et comme ce soulier est entré dans la danse, autant lui donner toute sa chance et l'occasion de se distinguer. A la volée, il appuie sur un des tibias de mon adversaire. Celui-ci se courbe sous l'effet de la douleur. C'est l'instant, c'est le moment d'endormir tout à fait le personnage. Une petite chaise basse se trouve à ma portée. Je m'en empare rapidement et la lui brise sur le crâne et le dos. Le type fait : « Han ! », va au tapis et donne l'impression de vouloir rester tranquille. Je déchire ses draps de lit en lanières — il se débrouillera avec sa logeuse — et je le ligote soigneusement. Ensuite, je m'assieds, j'allume une cigarette et je la fume béatement en attendant qu'il se réveille. Comme cela tarde, je saisis un broc d'eau dans le cabinet de toilette et j'en asperge le patient de son contenu. Monsieur le mauvais coucheur se secoue un peu. On va pouvoir poursuivre la conversation.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles, avec ces gangsters internationaux qui sont ceci et cela. Ils sont moins coriaces que ne le prétend la légende, j'en ai fait l'expérience partout où il m'a été donné de les pratiquer. Il suffit de frapper le premier et légèrement plus fort qu'eux. Ensuite, ça va tout seul.

Témoin Nab-Du, le danseur de claquettes.

Après la petite séance de catch, il est doux comme un mouton, et il y va de son récit d'aventures. Seulement, dans tout ce qu'il me raconte, il n'y a pas trace d'autos, de vols d'autos, d'exportation de voitures volées, même pas d'un tout petit bout de pneu.

Il me parle de diamants et ça me surprend, mais je ne laisse rien paraître de ma surprise. On verra plus tard à remettre les choses en place. Au surplus, ce qu'il m'apprend est très intéressant.

— …. Puisque vous êtes de là-bas, fait-il (il veut dire les États-Unis), puisque vous êtes de là-bas, vous devez avoir entendu parler des perles Van Beur, les fameuses perles Van Beur, celles qui ont été volées il y a quelques années et qui, malgré les efforts de la police fédérale, sont restées introuvables. Eh bien, ces perles, plus les diamants qui faisaient partie du lot, ont été fauchées par un gangster presque amateur, un type qui a eu son coup de veine, celui qui arrive à tout homme une fois dans sa vie, et n'en était pas plus fier pour ça... C'était un gros lot pour lui et ça l'embarrassait plutôt. Il a tout bazardé à Jo Pellegrini... A l'époque, Jo était là-bas. Jo avait les moyens suffisants pour payer un bon prix et attendre que l'affaire se refroidisse. Il a quitté les États-Unis, est venu s'installer en France... Ces jours-ci, estimant que suffisamment de temps s'était écoulé...

— ..… Il a voulu en faire autant des perles !

— Juste. Mais les Fédés devaient l'avoir à l'œil, puisque, depuis quelques jours, il y avait un client pas très catholique qui ne manquait aucune séance du cabaret... Je ne sais comment Jo a appris que c'était un policier fédéral... L'autre nuit, Jo discutait le coup avec un acheteur éventuel de la marchandise, un type d'Amsterdam, lorsque Gillmore a été surpris dans les combles en train de manigancer je ne sais quoi. Une bagarre s'est ensuivie... Et ça s'est passé comme vous l'avez dit.

— Et les autos ? …

— Les autos ? Quelles autos?

— Celles que vous fauchez en série... que vous exportez... dont vous inondez le marché européen.

— J’sais pas de quoi vous parlez.

Et il n’a pas l’air de mentir.

Je dis:

— Bon. Ça va. On en reparlera plus tard. Pour le moment, je vais téléphoner.

Il y a un appareil dans la pièce. J’en use. Je téléphone d’abord à mon hôtel de Montparnasse. Là, on me dit que personne ne m’a demandé. Je raccroche et appelle le rédacteur en chef de notre agence parisienne: Il est encore tout endormi, mais ce que je lui apprends le réveille. Les perles Van Beur? J’ai retrouvé la trace des perles Van Beur ? Formidable... Est-ce que je sais qu’il y a une coquette prime à la clé? Je réponds que je le sais. Ensuite, je lui dis de préparer un article sensationnel qui paraîtra simultanément dans notre édition européenne et notre édition américaine, dès que nous pourrons marcher à fond sans entraver l’action de la police. Cela réglé, je réveille encore un autre personnage : M. Jacques Bever, inspecteur de la police judiciaire française.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX - Les petites idées de M. Johnny Metal

Ce vieux frère de Chester Cuglain est arrivé deux jours plus tard et l’affaire des perles était liquidée et les principaux acteurs du drame en prison.

La nuit même où j'ai mis à mal le danseur de claquettes, celui-ci a pris le chemin du Dépôt. Ensuite, les forces policières parisiennes ont procédé à une descente de grand style au Perroquet jaune. Les perles ont été retrouvées dans un coffre secret du bureau directorial de Jo Pellegrini. Au cours des interrogatoires qui suivirent, nous apprîmes une chose que Nab-Du, de son vrai nom Latour, m'avait cachée, mais chose dont, toutefois je me doutais un peu... . C'était lui qui avait participé au tir. Je comprenais fort bien qu’il ne s’en soit pas vanté.

Une autre chose, mais celle-ci assez surprenante, fut la déclaration de Catherine Richard, la chanteuse et danseuse nue, arrêtée avec toute la bande.

Elle agissait en tant qu’auxiliaire du malheureux agent fédéral assassiné. Lorsque je l'avais visitée, elle avait cru que je faisais partie de la bande à Jo, et c’est pourquoi elle m’avait mené en bateau. Le fait est qu’elle était très inquiète.

— Comment avez-vous été amenée à travailler avec Gillmore? demandâmes-nous.

— Tout à fait par hasard. Il a eu l’idée de m’adresser la parole et d’être très aimable avec moi, juste un jour où j’étais particulièrement en rogne après Jo... Je me suis peut-être laissée aller à quelques confidences qui lui ont mis la puce à l’oreille.… Il me semblait qu’il se passait des choses plutôt louches dans cette boîte. Il m’a dit avoir les moyens de faire payer cher à Jo toutes les humiliations dont il m’avait abreuvée… Je connaissais une vague histoire de perles et de client d’Amsterdam qu’on attendait d’un jour à l’autre au Perroquet. Je le lui ai dit... Il a eu l’air stupéfait… Comme il n’était pas prudent d’avoir des entretiens au cabaret ou chez moi, nous nous sommes retrouvés plusieurs fois dans ce petit café où vous nous avez surpris, monsieur Metal.

_— En somme, dis-je, c’est par hasard que vous avez aiguillé Gillmore sur cette histoire de perles ?

— Oui.

— Pouvez-vous dire si c’est également par hasard que Gillmore se trouvait au Perroquet jaune le jour où il se montra aimable avec vous ou si une raison précise l’y avait amené ?

— Je n’en sais rien.

— Ce soir-là, voyiez-vous Gillmore pour la première fois ?

— Oh non! Il fréquentait le cabaret depuis au moins une semaine,

— Et l’histoire des perles que vous lui avez contée a paru le surprendre?

— J'ai eu cette impression.

— Il paraissait vraiment attendre tout autre chose de vous ?

— Je ne sais pas, mais ces révélations l'ont vraiment surpris.

— Merci, mademoiselle.

On la relâcha tout de suite. Lorsqu'elle fut partie:

_— Vous voyez, inspecteur, dis-je au policier français, quelque chose d’autre que les perles attirait Jim Gillmore au Perroquet jaune, et ce quelque chose devait être en étroit rapport avec sa mission concernant les voitures volées... Mais, mis sur la piste des joyaux, il a préféré S’en occuper tout de suite, en bon chien de chasse qu’il était.

— Mais sapristi ! dit l’inspecteur Jacques Bever, c’est très joli, votre histoire de bagnoles, mais vous avez pu constater — et vous pouvez relire les interrogatoires — que pas un des chenapans arrêtés n’est au courant d’un truc de ce genre. On trouve là-dedans les représentants d’à peu près tous les crimes ou délits, mais absolument rien qui rappelle de près ou de loin le vol d’autos, le maquillage, la vente, le garage des voitures.

— N’empêche qu’il doit y avoir quelque chose. Un indice qui nous a échappé, ou je ne sais quoi, dis-je avec force.

Et j'ajoute:

— Je connaissais Gillmore.. Ce n’était pas le type à aller dans une boîte de nuit sans motif sérieux... sans motif de service.

Jacques Bever hausse les épaules, découragé.

— Écoutez, dis-je, il vous faut faire une enquête serrée sur cette boîte: Vous en avez les moyens, le patron étant inculpé d’assassinat, de recek et je ne doute pas que vous trouviez encore d’autres offenses aux lois à lui faire

endosser… Il vous faut scruter même la vie privée des plus assidus clients de cet endroit.

— C’est bon, accepte l’inspecteur. On va voir. Mais je crains bien que ça ne soit du temps perdu.

Ce n’était pas du temps perdu.

La veille même du jour où devait débarquer, un peu comme les carabiniers d’Offenbach, mon vieil ami Chester Cuglain, l’inspecteur Jacques Bever m’appelle au téléphone ; ses premières paroles sont plutôt décourageantes.

— Rien trouvé de relatif à votre combine d’autos volées, bougonne-t-il, Je crois vraiment que vous faites fausse route. Votre copain Gillmore a dû aller là comme il serait allé au plus proche cinéma.

J’insiste :

— Non, inspecteur, ce n’est pas dans sa manière.

— Mais bon sang ! s’insurge-t-il, les faits sont les faits. Rien qui rappelle, même de loin, la moindre bagnole, là-dedans. D’un côté, remarquez que cela m’étonne.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ce Perroquet Jaune et la clique qui tourne autour, clients ou animateurs, c’est une vraie mine pour les types de notre métier. Nous avons retrouvé, parmi les clients assidus, un individu qui ne va certainement pas tarder à être inculpé de meurtre.

— Est-ce que…

— Non, aucun rapport avec l’assassinat de notre collègue américain. Il s’agit d’ailleurs d’un drame encore plus embrouillé si c’est possible. Vous avez peut-être vu dans la presse qu’on a récemment découvert un cadavre dans un petit bois de Châtillon. Châtillon, c’est une petite ville de la région parisienne, la proche banlieue.

— Je connais.

— Le cadavre en question, nous soupçonnons qu’il a été réduit à cet état dans une maison de cette banlieue. Or, le locataire de la maison suspecte est un client du Perroquet jaune. Tout cela ne veut peut-être rien dire, mais enfin vous savez ce que c’est... la routine.

J’approuve, puis :

— Et toujours en vertu de la routine, vous allez sans doute perquisitionner rue des Pierrelais, n’est-ce pas ?

Cette phrase susurrée le plus ingénument du monde, Jacques Bever répond : « Oui... », et soudain :

— Mais dites donc, où avez-vous pris que c’était rue des Pierrelais, la maison suspecte ?

— Vous me l’avez dit vous-même il n'y a qu’un instant.

— Ah!... m'en souviens plus.

— Mais si... Mais si...

— Puisque vous le dites.

Nous échangeons encore quelques phrases banales et sans importance, et nous raccrochons chacun de notre côté.

Là-dessus, aidé de mes cigarettes et d’une boisson bien fraîche, encore un peu râpeuse à la langue, je me mets à creuser une idée qui m’est venue et qui, si je ne bats pas la campagne, va faire un certain bruit dans le Landerneau journalistique.

Le lendemain, Chester Cuglain, du Bureau fédéral des recherches est là, le feutre sur l’oreille et un énorme cigare aux dents. Je le mets au courant de tout, on discute un peu, on prend rendez-vous aussi bien avec M. Samuel Neill qu’avec l’inspecteur Jacques Bever et Catherine Richard, et, en attendant d’aller retrouver toutes ces personnes, je lui expose mon hypothèse.

— Jim Gillmore, dis-je, n’est pas allé par hasard au Perroquet jaune. Il devait pister quelqu’un. Mettons un habitué de l’endroit. Ce quelqu’un avait un rapport avec sa mission relative aux vols d’autos. Au cours de sa surveillance, Gillmore fait la connaissance de Catherine et il est mis sur la voie des perles Van Beur. Il veut d’abord liquider cette affairé qui s’offre, et hum !.… C’est lui qui est liquidé.… Maintenant autre chose, Avant que je ne parte de New York, quelqu’un me charge d’une commission pour un habitant de la banlieue parisienne.

— Ça a un rapport avec l'affaire qui nous occupe ? interrompt Cuglain, qui n’aime pas les digressions.

— Un rapport étroit. Je dois aller trouver une certaine Madame ou Mademoiselle Dutilleul, rue des Pierrelais, à Châtillon. Or, récemment,

dans cette localité, dans un bois de cette localité — car c'est quasiment la campagne —, on découvre le cadavre d’un inconnu... Je n’ai pas vu ce dernier cadavre, mais que diriez-vous si je reconnaissais en lui un type qui a fait la traversée avec moi?

— Je vous dirais de continuer, car je ne vois pas le rapport.

— J'y arrive... Je devais remettre à cette nommée Dutilleul une espèce de broche.

— Un signe de reconnaissance ?

— Exactement. Or, cette broche, je l’ai égarée…

— Vous deviez être encore ivre, naturellement ?

— Oui, cher ami... Mais, contrairement aux instructions de là personne qui m’avait remis la broche, j’avais noté nom et adresse de la destinataire sur une étiquette, sur laquelle étiquette j’avais épinglé la broche... Maintenant, suivez-moi bien. Je perds cette broche. Un type honnête la trouve. Il remarque l’adresse. Il va y apporter l’objet… et, comme récompense, on l’assassine…

— Vous voudriez dire…

— Je veux dire que la police française a actuellement l'œil sur un client assidu du Perroquet jaune, qui est également locataire d’une maison suspecte de la fameuse rue des Pierrelais où je devais me rendre. Si l'individu que Gillmore surveillait, relativement aux vols d'autos, et celui que surveille la police parisienne était le même?

— Expliquez-vous plus clairement. Pourquoi, d’abord, aurait-on assassiné le porteur de la broche ?

— Parce qu’on l’a pris pour Johnny Metal, le monsieur qui s’occupe toujours de ce qui ne le regarde pas.

— Quoi? Quoi?

— Mais oui... Vous connaissez Harold Harchisson, mon ancien collègue au New York World? Non! Ça ne fait rien. I1 a abandonné le journalisme pour faire je ne sais quoi dans une vague entreprise d'automobiles... Retenez bien ce détail. Quand il a appris que je venais en Europe, ça n’a pas eu l’air de lui plaire et il a tout fait pour m’en dissuader. Il savait déjà que le Bureau fédéral avait envoyé un de ses agents enquêter en France, ou, s’il ne le savait pas, il s’en doutait.. Il a cru, puisque ma spécialité est l’information criminelle, que je partais pour la France exprès pour cette affaire. Il s’est

peut-être même imaginé que je le soupçonnais d’être ce fameux chef inconnu qui déroute la police et que je venais pour le tâter… Il n’a pas cru un instant que je profitais vraiment de vacances exceptionnelles... N’ayant pu me faire abandonner mon projet de voyage, il songe à se débarrasser de moi dès que je mettrai le pied sur le sol de France. Il me raconte une vague histoire, me colloque l’objet qui doit me signaler à l’attention de ses complices européens et câble aussitôt à ceux-ci que le célèbre et coriace Johnny Metal est sur l’affaire et qu’il est de la dernière urgence de lui faire la sienne.

— Tout cela reste à vérifier, dit Chester Cuglain.

— Certes. Je ne vous ai pas donné cela autrement que pour une hypothèse... Mais avouez qu’elle est bien séduisante.

Il ne dit rien. Je sais ce qu’il pense. Si mes conclusions s’avèrent justes, la gloire ne sera pas précisément pour lui, l’agent fédéral Chester Cuglain. Enfin, il fait contre mauvaise fortune bon cœur :

— Allons raconter tout cela aux flics français.

OceanofPDF.com

Épilogue

Nous trouvons le Quai des Orfèvres en effervescence. Il se confirme que le client du Perroquet jaune n’est pas précisément innocent du meurtre du malheureux type de Châtillon. D’autre part, la police a effectué une descente dans la maison de la rue des Pierrelais et cela a amené l'arrestation de deux individus, un homme et une femme, extrêmement suspects.

— Parmi les objets que vous avez pu apercevoir au cours de l’opération, ne figure-t-il pas par hasard une broche comme ceci et comme cela ?…. J’en donne la description.

Jacques Bever me considère avec un intérêt accru :

— Dites-donc, je ne vous connaissais que de réputation et je me figurais qu’il y avait pas mal de publicité autour de tout ce qu’on raconte vous, mais je dois avouer que vous êtes un être surprenant... Je ne sais pas quelle est votre idée de derrière la tête, mais pour ce qui.est de la broche... La femme la portait épinglée à son corsage…

— Bon sang ! jure Chester Cuglain.

De mon côté, je ris franchement :

— O.K., inspecteur.

Et je lui fais part de mon hypothèse.

— Fameux ! Fameux! s’extasie-t-il.

C’est un type un peu moins grognon que l'agent fédéral. Il faut dire aussi qu’il n’est pas au même titre intéressé dans l’affaire.

Il se lève :

— Allons ensemble examiner ces cocos, suggère-t-il.

Confirmant mes suppositions, les «cocos » avouèrent. Ils ne nous dirent pas qui était leur chef, cet insaisissable bonhomme qui d'Amérique, tirait toutes les ficelles de ces pantins, mais ils nous fournirent suffisamment d’indications pour permettre à Chester Cuglain de câbler à Washington que la mise en arrestation immédiate de Harold Harchisson s’imposait.

Le lendemain, au lever du soleil, c'était fait.

Puis, Harold Harchisson entra lui aussi dans la voie des aveux.

Et, le premier de tous les quotidiens, le New York World, aussi bien en Europe qu’aux États-Unis, annonça la nouvelle.

La manchette grasse clamait en outre:

Notre collaborateur, le coriace Johnny Metal, profite de ses vacances pour retrouver les perles Van Beur et faire arrêter le chef fantôme de la bande des voleurs d'autos et les assassins du G-man James Gillmore.

Même pendant les vacances, l’activité de notre célèbre collaborateur ne se ralentit pas.

OceanofPDF.com

Table of Contents

CHAPITRE PREMIER - Johnny Metal part en vacances

OceanofPDF.com